

VH
25^F

LES MUSES LATINES

Septième édition

Paris, France, 1910, Les Éditions de la Sorbonne

MORICE - ÉDITEUR - 10, RUE DE LA HARPE



LES ÉDITIONS DE LA SORBONNE
10, RUE DE LA HARPE
PARIS



FRANZ ANSEL

LES MUSES LATINES

Sonnets italiens

Sicile, Naples, Rome, le Lac de Garde

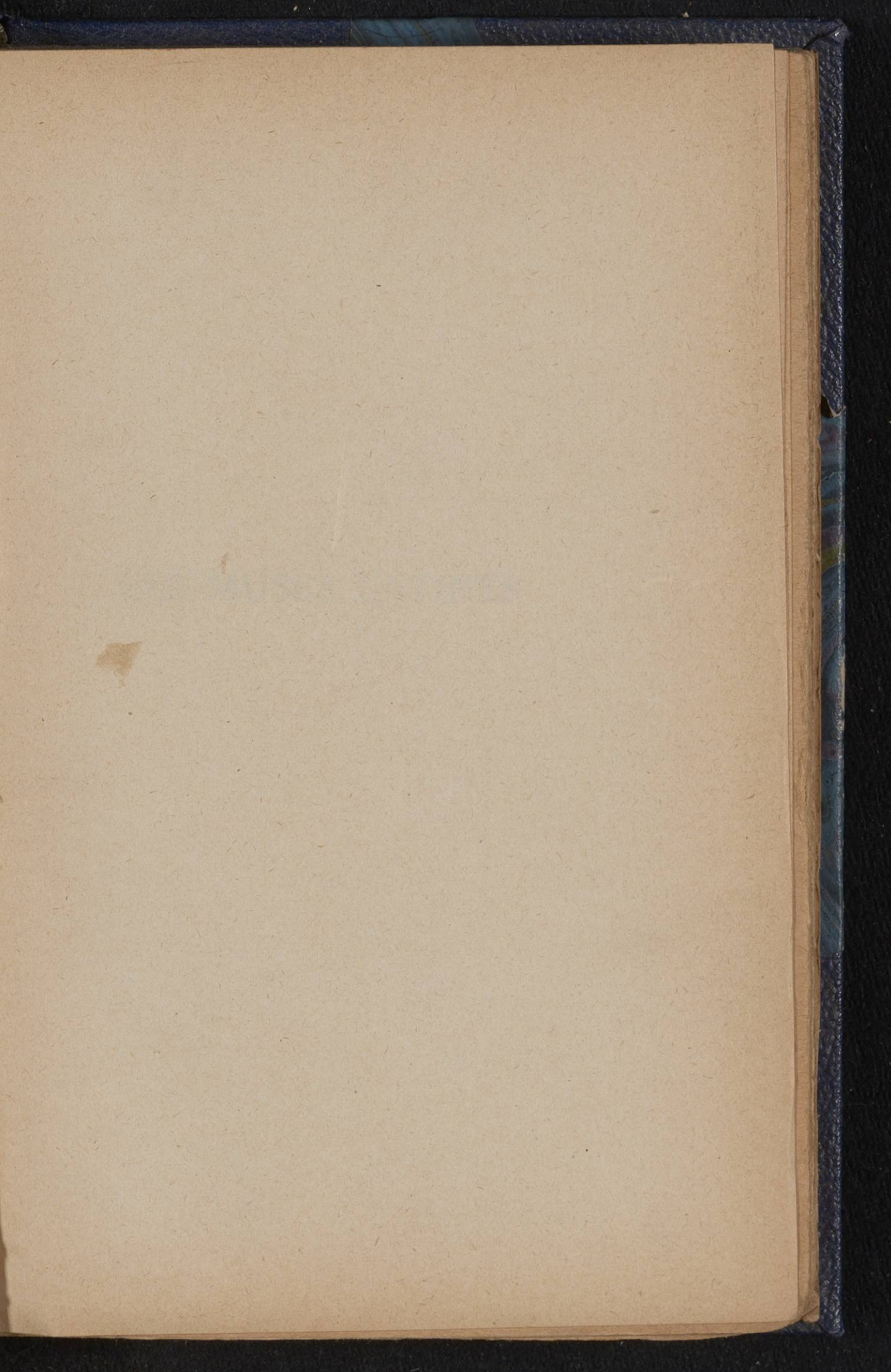
HORACE — DANTE — FOGAZZARO



LES EDITIONS ROBERT SAND

86, rue de la Montagne, 86

BRUXELLES



LES MUSES LATINES

*De cet ouvrage il a été tiré
25 exemplaires numérotés
sur papier de Hollande.*

FRANZ ANSEL

LES MUSES LATINES



FS-VN
XVIII
2.474

LES EDITIONS ROBERT SAND

86, rue de la Montagne, 86

BRUXELLES

A MA FEMME BIEN-AIMÉE
ET A MON FILS FRANÇOIS

SONNETS D'ITALIE

A l'auteur de *Hors du Siècle*
et de la *Frise empourprée*,
au poète ALBERT GIRAUD.

A l'Italie.

I.

Toi que Virgile et Dante ont bénie en mourant,
Mère des fiers Latins, radieuse Italie,
Maîtresse aux seins dorés que nul amant n'oublie,
Que de joie et d'orgueil ton seul aspect nous rend!

Quiconque s'est nourri de ton air transparent
Ne sait plus s'il préfère, en sa douce folie,
La mer éblouissante à la fresque pâlie
Ou le canal de marbre au sauvage torrent.

Ta double grâce unit, dans un divin mélange,
Le tendre Raphaël au fougueux Michel-Ange
Et l'arbre plein de rêve au monument sacré;

Et, selon l'heure grave ou l'instant juvénile,
L'âme suit tour à tour, vers ton ciel azuré,
L'élan du cyprès noir ou du blanc campanile.

II.

Ta lèvre est chaude encor du baiser d'Apollon,
Diane en tes forêts mène toujours sa meute,
Et ton peuple retrouve, au forum en émeute,
Le dur Mars et Mercure au flamboyant talon.

Tu gardes, aux replis de ton moindre vallon,
L'éther pur dont le toit de l'Olympe se bleute,
Et ta brise légère enlève au cœur de Goethe
Le poids de la tristesse et du morne aquilon.

Les lignes de tes monts qu'un ciel sans tache azure
Enseignent la clarté, la grâce et la mesure,
A tous ceux que ta vigne abreuve de son vin;

Et le haut mur neigeux qui du Nord te sépare
Apprend que la Beauté, selon l'ordre divin,
Doit fuir la lourde brume où se plaît le barbare.

TRINACRIA

A la Sicile.

Le soleil, sur ta grève où le flot bleu se plisse,
Mûrit encor la vigne et le lentisque amer,
Et, chargé du parfum des myrtes, le même air
Souffle aux cœurs enivrés son éternel délice.

Mais Messine, aujourd'hui, voit la brutale hélice
Et le panache noir du monstrueux steamer
Offenser et salir l'harmonieuse mer
Où la Sirène en pleurs suivait la nef d'Ulysse.

Que t'importe, ô Sicile! Apollon ne meurt pas :
Sur le marbre écroulé qu'ont foulé tant de pas,
Sa gloire impérissable à jamais reste inscrite;

Et quand le clair printemps réveille tes vergers,
La flûte qui se plaint sous les doigts des bergers
Rend aux regrets d'Echo les jours de Théocrite.

Les Terreurs du Déroit.

Vers le doux golfe où rit la blanche Parthénope,
Afin d'interroger l'oracle d'Apollon,
Ils voguent sans pilote au gré de l'aquilon :
L'Etna surgit au loin, que la foudre enveloppe.

On entend résonner l'enclume du Cyclope;
Et, creusant sous la nef un liquide vallon,
La vague, en ses élans de sauvage étalon,
De toutes parts se cabre, accourt, tonne et galope.

Charybde enfin s'est tu. Mais à présent Scylla,
Gueule innombrable, aboie aux récifs, et voilà
Son antre tout blanchi d'ossements et d'écumes;

Et le Héros croit voir, frissonnante d'horreur,
Hurlante, échevelée, en proie à la fureur
De l'invincible dieu, la Sibylle de Cumes.

La Vengeance des Dioscures.

A Charles-André Grouas.

I.

Dans cet aveugle errant, qu'un esprit de chimère
Fit médire autrefois d'Hélène au grand œil bleu,
Et qui médite enfin un tardif désaveu,
Reconnais, ô passant! Stésichore d'Himère.

Les célestes jumeaux dont Léda fut la mère
Frappent ainsi le Grec, téméraire en son vœu,
Qui voulut, à son tour chantant Pergame en feu,
A la nouvelle Hellas donner un autre Homère.

Pour avoir diffamé la Reine aux cheveux roux,
De ses vengeurs divins je subis le courroux,
Et je vais tâtonnant par les monts et la plaine.

Redoute la beauté, qui soumet jusqu'aux dieux,
Mortel! et garde-toi, si tu chéris tes yeux,
De voir Minerve nue et d'outrager Hélène!

II.

Sous mes yeux décillés, la clarté reparaît :
Avant l'ombre éternelle, ils contemplant encore
Le mur blanc qu'une vigne aux raisins noirs décore,
La mer d'azur, l'Etna, les champs et la forêt.

Suspendant la rigueur de votre sombre arrêt,
Vous pardonnez, ô dieux ! l'erreur de Stésichore :
Je renais au lever d'une seconde aurore,
Et je marche sans trouble où mon pas s'égarait.

Pourtant, mieux que vos coups, votre clémence amère
Châtie en moi l'orgueil du vain rival d'Homère,
Et je ne sens que honte à revoir le soleil :

Car, si j'ai retrouvé la lumière bénie,
J'ai perdu le seul trait qui me rendit pareil
A l'Aveugle immortel des grèves d'Ionie.

Rerum scrutator.

A Gaston Heux.

Ayant sondé sans peur les ténébreuses lois
Qui gouvernent la vie au ciel et sur la terre,
Il apprit comment naît, se transforme et s'altère
Le dieu, l'homme, la bête ou la plante des bois.

Jaloux de ses secrets, s'il les livrait parfois
En un discours plein d'ombre et de hautain mystère,
On entendait, mêlée aux bruits sourds du Cratère,
Trembler d'un trouble étrange et s'étrangler sa voix.

Afin d'en pénétrer le vierge et noir dédale,
Il descendit un jour dans l'Etna : sa sandale
Fut seule à ressortir de l'entonnoir fumant.

Ce Sage obscur médite à présent sur un socle;
Mais, pour faire à sa gloire un digne monument,
Le sculpteur a voilé la face d'Empédocle.

La Galère d'Agrigente.

A Victor Kinon.

Le Grillon.

Déjà, la proue en fleur se tournait vers l'Afrique
Et Neptune semblait exaucer notre vœu,
Quand l'inconstant Zéphyr, faiblissant peu à peu,
Suspendit notre course à la première crique.

Et plus d'un, se leurrant d'un bonheur chimérique,
Regagnait en pensée, aux pentes du mont bleu,
Son toit dont la fumée attestait que le feu
Brûlait dans l'âtre cher, fait de marbre ou de brique.

Or, vers l'heure où le bœuf trace un dernier sillon,
D'une chaumière agreste, un cri-cri de grillon
Monta sous la clarté des premières étoiles;

Mais les vents se levaient, par Eole envoyés,
Et le bruit que leur souffle éveillait dans les voiles
Eteignit l'humble voix qui parlait des foyers.

Le Coq marin.

En souvenir de l'île où Vulcain bat l'enclume
Et qui nous a connus soldats ou vigneron,
Notre nef porte un coq aux yeux ardents et ronds,
Dont les champs d'Agrigente ont nuancé la plume.

Chaque matin, quand l'aube au ras des flots s'allume,
Dans ce plancher mouvant plantant ses éperons,
Il se dresse, et, pareille à l'appel des clairons,
Sa voix stridente monte et sonne dans l'écume.

Ainsi, loin de la terre où croît le blé vermeil,
Le vigilant oiseau nous arrache au sommeil
Par un chant belliqueux tout ensemble et rustique;

Et, perdus sur la mer aux stériles sillons,
Nous doutons un instant si nous nous réveillons
Sous la tente guerrière ou le toit domestique.

L'Escale d'amour.

Sur le Triton de proue, orgueil des matelots,
Soucieux d'apaiser la jalouse Amphitrite,
Avant d'aller vers toi, selon l'antique rite,
J'ai versé le vin pur et l'huile de mon clos.

Puis, possédé du rythme aphrodisien des flots
Et plein des longs désirs que l'âtre sel irrite,
J'ai lassé ton corps ferme où ma chair s'est inscrite,
Tant qu'un sommeil comblé calme enfin tes sanglots.

Mais le faible soupir que t'arrachent tes rêves
Ressemble au bruit léger que font au bord des grèves
Les vagues déferlant parmi le sable fin ;

Et je revois, penché sur ton sein d'amoureuse,
La palpitation de la houle sans fin
Qu'un souffle égal et lent tour à tour gonfle et creuse.

L'Abandonnée.

Ce soir, tendre Glaucé, la brise enfle nos voiles
Sans verser dans mon cœur l'ivresse des départs :
Car je t'entends là-bas, qui, les cheveux épars,
Fais témoins de ton deuil les vents et les étoiles.

Bien qu'à travers mes pleurs, je voie encor tes voiles
Flotter dans la nuit bleue au sommet des remparts,
La vaste mer déjà grandit de toutes parts,
Et le froid de l'exil me glace jusqu'aux moelles.

Lamentant mon absence et mes serments trahis,
Ton image plaintive, aux plus lointains pays,
Me poursuivra sans trêve au long des jours sans nombre ;

Et dans cette nef courbe au rythme balancé,
Mes yeux retrouveront, hantés d'une vaine Ombre,
Le souple bercement de ta hanche, ô Glaucé !

Le Perroquet.

Entre ses flancs verdis d'algue et de goémons,
Cette trirème abrite un ibis et deux singes,
Nés sur la terre antique où méditent les sphinges
Et que le Nil sacré nourrit de ses limons.

Et sur la poupe, un coffre illustré de démons
Laisse voir, masqué d'or et tout bandé de linges,
Un Roi qui, dans la nuit lointaine des syringes,
A dormi deux mille ans sous le granit des monts.

Mais plus que ce grand mort poursuivant un long rêve,
Ce qui trouble Panorme, attiré sur la grève
Par l'appareil pompeux de cette nef de Tyr,

C'est un étrange oiseau que la Sicile ignore
Et qui, d'un bec crochu, fait soudain retentir
Une langue barbare, inconnue et sonore.

Le Dernier Voyage.

Longtemps, seul sur la proue au bec peint de cinabre,
J'ai guetté chaque soir l'harmonieux essaim
Des Sirènes tendant les roses de leur sein
Et des Tritons enflant leur joue humide et glabre.

A présent, je suis vieux, et ma nef se délabre :
J'ai quitté sans retour l'Archipel et l'Euxin,
Et mon œil, las des mers, sourit au fier dessin
Qu'entre l'onde et le ciel font les monts de Calabre.

Puissé-je, avant la nuit, voir là-bas émerger
L'humble coteau natal, sa vigne et son verger!
A l'horizon, déjà, la Sicile s'accuse :

J'y veux vieillir tranquille et, cultivant mon clos,
Ne plus abandonner pour les hasards des flots
Les bords heureux où dort la molle Syracuse.

L'Épouvantail.

L'âge m'abat : mes jours approchent de leur fin.
Mon œil s'éteint, mon dos fléchit, ma voix s'enroue :
Le vieux char usé plie et fait grincer sa roue.
Mon maigre enclos suffit à contenter ma faim.

Or, au bord du sentier semé de sable fin,
J'ai planté, dans le sol humide et gras qu'il troue,
Pour effrayer l'oiseau pillard, un bec de proue
Qui vit sur les flots bleus s'ébattre le dauphin.

A ses pieds, l'ail voisine avec les coquillages
Qui me font souvenir de ces lointaines plages
Où les dieux m'ont longtemps permis de voyager ;

Et parfois, délaissant mes carrés de légume,
Je contemple ce fer, gardien du potager,
Tordu par la tempête et rouillé par l'écume.

Thrène de Bion par Moschus.

«Un illustre chanteur est mort.»

A Georges Marlow.

Cette urne si légère et qu'un frêle enfant porte
Sans que son doux fardeau le fasse trébucher,
Contient ce qu'a rendu le funèbre hûcher
Du Pâtre qu'au tombeau ce peuple en deuil escorte.

Il chanta l'Amour nu qui tremble à notre porte
Et l'essaim qui bourdonne autour du vieux rucher,
Et sa flûte, arrachant Echo de son rocher,
Pleura sur Adonis et sur l'abeille morte.

Docile à répéter les accents qu'il m'apprit,
Je n'attends pourtant point qu'un jour mon art égale
La douceur de son chant, tout grâce et tout esprit;

Car, âme ailée enclose en une chair frugale,
Il lègue à peine, à l'urne où son nom reste inscrit,
La cendre qu'en mourant laisse une humble cigale.

Le Pêcheur sicilien.

Lorsqu'un léger zéphir, sur la mer qu'il parfume,
Glisse avec les clartés d'un matin radieux,
J'appareille, et, quittant l'île en fleur, je n'ai d'yeux
Que pour l'azur riant des flots vierges de brume.

Mais quand les vents du Nord chassent une âcre écume
Et qu'au ciel obscurci luit la foudre des dieux,
Tourné vers la Sicile aux pins mélodieux,
Je songe au clos paisible où mon pauvre toit fume.

Pêcheur dont l'humble barque oscille au gré du flot,
Ma proie est incertaine et précaire mon lot;
Aux champs, du moins, ma vie eût coulé calme et douce :

Là, loin du gouffre amer et du mortel récif,
La voix d'un frais ruisseau qui chante sur la mousse
Charme, sans le troubler, le pâtre au cœur pensif.

Le Faune de la Fontaine se loue d'être immortel.

A Fernand Mazade.

I.

Ne ris point, voyageur! du vieux Faune barbu
Qui t'offre une onde fraîche en ce clos d'Italie :
Ton pas eût-il foulé les bords de Castalie,
Honore la fontaine où Théocrite a bu!

Son mince filet d'eau reste ininterrompu,
Et, tandis que le vin le plus noble a sa lie,
Par nul impur limon sa clarté n'est salie :
Bois donc, puis dors en paix sous cet orme trapu.

La source au bleu frisson que dégorge mon masque
Tombe, se brise en poudre au marbre de la vasque,
Et fait tinter sans fin ses perles de cristal :

Ainsi, mes jours sereins coulent intarissables,
Prisme limpide où rit l'azur du ciel natal;
Les tiens sont un vain flot qui se perd dans les sables.

II.

Des plaines du Vulturne aux rives du Pénée,
Nul Faune plus que moi n'est heureux sous le ciel :
Chaque matin, les dons de vin pur et de miel
M'attestent la ferveur des pieux fils d'Enée.

Bien qu'Aréthuse soit à peine mon aînée,
Mon front reste sans ride et ma bouche sans fiel :
J'entends passer, ainsi qu'un flot torrentiel,
La plainte funéraire et les chants d'hyménée.

Quatre cents fois déjà, sur ces bords radieux,
Dignes d'être habités et chéris par les dieux,
Le printemps m'a rendu l'ombre des jeunes feuilles.

Toi, ton épouse rit, pâmée entre tes bras ;
Mais tes jours sont bornés, mortel ! et tu verras
Se flétrir sans retour les myrtes que tu cueilles.

III.

Mes yeux ne verront point la grève alexandrine;
Mais, gardien de la source aux longs et purs sanglots,
Tour à tour, le parfum des myrtes frais éclos,
Puis l'odeur des fruits mûrs, caresse ma narine.

Mêlant un bruit d'eau claire à la rumeur marine,
J'écoute retentir les chants des matelots,
Et je regarde au loin se croiser sur les flots
Les nefes qui toucheront Panorme ou Camarine.

Si le nocher contemple un ciel toujours divers,
La foudre, le récif, les houles des hivers
Guettent à chaque instant sa trirème ou sa barque.

Le seul azur natal rit à mon mascaron;
Mais je nargue à jamais les ciseaux de la Parque
Et le funèbre esquif de l'avare Charon.

IV.

Vieux Faune que l'automne a rendu plus friand,
J'aime l'olive chère aux dieux, les figes fraîches
Où l'oiseau maraudeur ouvrit de larges brèches,
Les courges que mûrit l'été luxuriant,

Les grappes de muscat que l'on suce en riant,
L'odorant caïeu d'ail meurtri de coups de bêches,
Le sang de la pastèque et le jus clair des pêches,
Et les étranges fruits des vergers d'Orient.

Mais, plus que le raisin débordant des corbeilles,
Plus que le miel pétri par les blondes abeilles
Dont j'entends bourdonner l'industrioux essaim,

J'aime la pomme ferme et ronde, simple offrande
D'une petite enfant qui demain sera grande,
Et dont l'amour déjà gonfle le jeune sein.

V.

L'été me ceint de pampre et l'hiver de fusain :
Immuable témoin de leurs métamorphoses,
Je suis pourtant sensible à la beauté des choses,
Et j'aime la douceur du ciel syracusain.

Tout change, autour de moi : sur le coteau voisin,
Les saisons font s'ouvrir ou s'effeuiller les roses
Et succéder, dans l'or des soirs d'apothéoses,
Aux gerbes de blé mûr les monceaux de raisin.

Parmi les moissonneurs qui remplissent les granges
Et les gais vigneronns ivres de leurs vendanges,
Plus d'un ne verra pas l'avril nouveau fleurir ;

Mais moi, que le verger se dépouille ou renaisse,
Je sens chaque matin, sûr de ne point mourir,
Reverdir sur mon front ma divine jeunesse.

Le Blasphémateur.

Toi qu'un peuple tremblant voit de gloire vêtu,
Ton ciel a beau tonner : je nargue ta colère.
Va! détruis la moisson, fracasse la galère!
Tu ne troubleras point ma stoïque vertu.

De nous deux, l'immortel, c'est moi, Zeus! Toi, qu'es-tu?
Un fantôme qui fond quand le soleil l'éclaire!
Epi que le fléau battra demain sur l'aire,
Les vents t'emporteront comme un léger fétu.

L'Etna, ta bouche horrible, en vain vomit ses laves :
Tandis qu'il dévorait ton vil troupeau d'esclaves,
Ton hardi contempteur fut le seul épargné.

Un tel signe m'apprend quel néant te réclame,
Et je vide, en riant de ton foudre éloigné,
Ce cratère d'or vierge empli d'un vin de flamme.

Ultimus paganus.

Sur cette terre antique où t'enivre le vin
Que les bergers mêlaient aux larmes d'Aréthuse,
Près du temple désert dont le seuil croule et s'use,
On sent errer encor tout un peuple divin.

Au plus profond repli de ce fauve ravin
Que l'Etna plein d'échos plonge en sa nuit confuse,
Survivent en secret les temps chers à la Muse,
Où la source était nymphe et le chêne devin.

Par l'étroit défilé qui dans l'horreur s'enfonce,
Suis la sente effacée où, sous l'herbe et la ronce,
Maint OEgipan rôdeur marqua son pied fourchu :

Là, chaque soir, au fond d'un antre obscur, pénètre
Un vieux pâtre furtif, dont la coupe de hêtre
Arrose d'un vin noir l'autel d'un dieu déchu.

La Fontaine de Messine.

De quelques bords lointains qu'il arrive au Faro,
Qu'il ait franchi Charybde ou surmonté l'épreuve
De Scylla, ma fontaine, au marin qu'elle abreuve,
Rappellera ses dieux : Aigle, Louve ou Taureau.

Car, penchant l'urne pleine et répandant leur eau,
Les trois fleuves sacrés que n'égale nul fleuve
Lui rendront le pays dont son âme était veuve,
Cependant qu'auprès d'eux rit l'humble Camaro.

Si, dans mes clairs bassins, le Nil, le Tibre et l'Ebre
Daignent, malgré leur gloire, unir leur flot célèbre
Au cristal sans renom du plus court des ruisseaux,

C'est que son onde est chère à la blanche Messine,
Qu'entoure une mer bleue, et dont le port dessine
Une blonde faucille où dorment les vaisseaux.

Sur Messine détruite.

(28 décembre 1908.)

Tes dieux semblaient vaincus : la Muse restait seule
A pleurer leur exil. Toi, chantant ta chanson,
Evohé de vendange ou refrain de moisson,
Tu foulais le pressoir et tu tournais la meule...

Mais l'Hadès, qui dormait, soudain rouvre sa gueule,
Les Titans révoltés ébranlent leur prison,
Scylla gronde, Vulcain rallume son tison,
Et Neptune en son lit prend la vierge et l'aïeule!

En vain tu reniais tes durs maîtres, en vain,
Te flattant d'échapper à leur courroux divin,
Tu laissais leurs autels crouler parmi la poudre :

Les redoutables dieux, dans l'éternel éther,
Demeurent triomphants, Sicile! et Jupiter,
Aux cimes de l'Etna, brandit encor sa foudre.

L'Heure virgilienne.

A André Bellessort.

Vois : sur cette urne ouvrant sa fleur de terre cuite
A l'angle d'un vieux mur qui croule au bord d'un champ,
Le visage enflammé des pourpres du couchant,
Un chèvre-pieds lascif met une nymphe en fuite.

O grâce que le temps n'a qu'à demi détruite!
Regarde, au lent rayon qui dore le penchant
Des monts où deux bergers font alterner leur chant,
Se prolonger en vain l'immobile poursuite!

Comme au jour où l'antique artisan les pétrit,
La nymphe palpitante et le faune qui rit
Vivent aux flancs vermeils du beau vase d'argile;

Et leur geste immortel unit cette heure au soir
Où deux pâtres, mêlant leurs voix, virent s'asseoir,
Sur la borne d'un champ, le grave et doux Virgile.

Messine, 28 décembre 1907. — Palerme, 29 janvier 1909.

SUB UMBRA VESUVII

A la Baie de Naples.

« Voir Naples et mourir. »

Ta courbe harmonieuse aux divines lenteurs
Ressemble au sein gonflé de la plus douce amante,
Et l'onde où Parthénope à jamais se lamente
Nous berce jour et nuit de songes enchanteurs.

Ton air tiède est chargé de suaves senteurs,
Un éternel azur te drape de sa mante,
Et le soupir du flot sur ta grève écumante
Imprime sa mollesse aux voix de tes chanteurs.

Du fond de son sommeil, la Sirène éponyme
Te souffle encor l'esprit musical qui t'anime,
Car l'Amour et la Mort ont sacré son tombeau;

Et l'étranger qui passe enivré de délice,
Souhaitant de mourir sous ton ciel toujours beau,
Jalouse Parthénope et plaint l'errant Ulysse.

L'Urne vivante.

A Félix Bodson.

Pour donner à son rêve une forme éternelle
Et vaincre à force d'art les potiers d'alentour,
Prixillus fit ce vase, arrondi par le tour,
Près d'Eglé dont le bras fut plus léger qu'une aile.

Et l'arc des noirs sourcils tendu sur la prunelle,
La ligne de la hanche au flexible contour
Et du sein qui s'abaisse ou s'enfle tour à tour,
L'urne aux flancs recourbés les perpétue en elle.

Tout ce beau corps revit dans son grain ferme et clair :
Car, fraîche aux yeux et douce à la main qui la touche,
D'un fantôme adorable elle anime encor l'air.

Eglé n'est plus que cendre, et l'ombre emplit sa bouche ;
Mais chaque soir, l'adieu du soleil qui se couche
Rend à l'antique argile un ton de jeune chair.

La Tombe du Pausilippe.

A Maurice de Waleffe.

C'est au bord de ces flots qu'argente le matin
Et qu'en ses lents adieux le soir empourpre et dore,
Que voulut reposer, loin du Forum sonore,
Le chanteur qu'offensaient les bruits du Palatin.

Et quand, sur le rameau du vieux verbe latin,
Rome eut vu, par miracle, une autre fleur éclore,
Dans cette terre auguste, un jour, l'amant de Laure
Planta l'arbre immortel qui sacre un haut destin.

La mer bleuit toujours au pied du Pausilippe,
Le soleil chauffe encor le marbre usé du cippe
Que l'humble piété des hommes protégea;

Mais le Temps, ce larron qui fuit d'un pas agile,
De sa main sacrilège a dérobé déjà
Le laurier de Pétrarque au tombeau de Virgile.

Profanation.

*No wreathed incense do we see upborne
Into the east, to meet the smiling day...*

John Keats.

Par les prés toujours frais que baigne le Vulturne,
Des fleurs d'or du cytise aux fruits bleus du nerprun,
L'agnelle à toison blanche et la chèvre au poil brun
Suivent comme autrefois le pâtre taciturne.

Ainsi qu'aux jours d'Hellas, le fleuve épand son urne
Et va mêler ses flots éternels, un par un,
A la mer qui, sans trêve, exhale son embrun
Sous les feux du soleil et sous l'astre nocturne.

Mais, vers l'immense azur des cieux éblouissants,
On ne voit plus monter les volutes d'encens
Qui trahissaient de loin l'hécatombe allumée;

Et, seul, outrageant l'âme immortelle des dieux,
Sur l'onde lumineuse et les champs radieux,
Un monstre aux flancs de fer crache une âcre fumée.

La Proue sculptée.

A Nino Salvaneschi.

Par les nuits où Neptune animait les flots verts
Du galop frémissant de ses chevaux sans rênes,
Les antiques pêcheurs entendaient les Sirènes
Mêler un chant perfide à leurs appels pervers.

Ils les voyaient, tendant vers eux leurs bras ouverts,
Nager dans le sillage ondoyant des carènes;
Et quand elles plongeaient sous les vagues sereines,
Leurs corps éblouissants rayonnaient au travers.

Les Sirènes ont fui, qui de leur souple queue
Brisaient en se jouant le cristal de l'eau bleue;
Mais leur image encor rit au miroir mouvant :

Et le voilier cabré dont elle orne la proue,
Le sein blanchi d'écume et les cheveux au vent,
Semble un coursier marin qui bondit et s'ébroue.

L'Éternel Regret.

A Claude Bernières.

Virgile! au moindre coin de terre où nous passons,
Un vers de toi surgit, source aux ondes lointaines
Qui sort des prés mouillés, des bornes, des fontaines,
Des monts bleus, des forêts pleines d'obscurs frissons.

Pâtres et vendangeurs, semailles et moissons,
Cyprès aux fuseaux noirs, fins oliviers d'Athènes,
Lents soupirs cadencés des mers napolitaines,
Tout le pays latin revit dans tes chansons.

Pourtant, tu n'as pas vu sur le golfe sans rides
Reflourir au printemps l'arbre des Hespérides,
Ni mûrir ses fruits d'or nés d'un sol étranger;

Et nous pleurons toujours le beau vers tendre et grave
Qui nous eût, célébrant l'odeur de l'oranger,
Enivrés d'un parfum nuptial et suave.

Images pompéiennes.

Le Boulanger.

Salve lucrum.

(Maison de Siricus.)

On tire de mon four les pains à plein panier ;
Ma meule moud sans fin le blé mûr de Sicile :
L'esclave qui la tourne est robuste et docile
Et, le premier debout, repose le dernier.

Tandis que le froment déborde en mon grenier,
L'éclat de mon portique efface le Pœcile ;
Et l'enrichir toujours m'est un luxe facile,
Car chaque instant qui fuit m'apporte son denier.

Aussi, comblé des biens que répand la Fortune,
J'ai fait sur mes lambris peindre Apollon, Neptune,
Hercule ivre, et Thétis dans l'ancre de Vulcain ;

Et sur mon seuil doré, méprisant l'ancien rite,
J'ai voulu qu'à jamais cette parole inscrite
Rappelât Siricus : « Je te salue, ô gain ! »

L'Enseigne.

Ma taverne est fameuse, et Rufus la fréquente :
Entre, passant! L'air brûle, et les épis de blé
Pétillent au soleil. Vois : un peuple assemblé
Fuit dans ce frais logis la chaleur suffocante.

Là, le Satyre agile et la souple Bacchante,
Autour du thyrses en fleur du fils de Sémélé,
Déroulent sur les murs leur chœur échevelé,
Ceints de pampres, de lierre et de feuilles d'acanthé.

Je vends le meilleur vin qu'on boive à Pompéi.
Entre donc : sur ton ordre aussitôt obéi,
Je t'apporterai l'outre au ventre de Silène.

Pour allécher ta soif en arrêtant ton œil,
J'ai fait sculpter en pierre, au-dessus de mon seuil,
Deux esclaves courbés sous une amphore pleine.

Au Flâneur.

Otiosis hic locus non est, discede morator.

(Inscription murale.)

Va-t'en : fusses-tu las d'avoir longtemps marché
Par les champs que rougit l'ardente pouzzolane,
Ce chemin-ci n'est pas de ces lieux où l'on flâne,
Car il vient du Forum et conduit au Marché.

Tel l'arbre en flamme où nul oiseau ne s'est perché,
Son pavé brûlerait jusqu'aux sabots de l'âne,
Jusqu'aux pieds du vieillard chargé d'une humble glane
Et que les durs cailloux, dès l'aube, ont écorché.

Va-t'en! Nous bannissons l'oisif qui baye aux grues :
La poursuite de l'or fait voler dans nos rues
Les sandales d'airain, de cordes ou de cuir;

Et par la place immense ou la venelle obscure,
De l'aurore à la nuit, cette ville entend fuir
L'aile de feu qui vibre au talon de Mercure.

Le Tombeau de Faustus.

Sur ce coteau tourné vers le soleil levant,
Et d'où l'Ombre des morts entend gémir sans trêve
La brise dans les pins et la mer sur la grève,
Faustus vit son tombeau surgir dès son vivant.

L'or, l'amour, les honneurs, tout lui fut décevant :
L'homme n'étreint jamais que le spectre d'un rêve.
Mais sur les flots trompeurs, du moins la course est brève,
Et bientôt le port s'ouvre aux nefes que bat le vent.

Notre galère à peine élargit son sillage,
Et déjà nous touchons au terme du voyage,
Où nous attend la paix que rien ne trouble plus :

Et c'est pourquoi ce marbre, ô passant! se décore
D'un rapide vaisseau qui, porté par le flux,
Pénètre dans la rade au lever de l'aurore.

Le 24 août 79.

I.

Sur la crête des monts et le toit des villas,
L'aurore d'un beau jour sème des rayons roses,
Et, sonnante le réveil des êtres et des choses,
Un merle vole et siffle entre les échaldas.

Le Vésuve, drapé de pourpre et de lilas,
Par-dessus les jardins clairs de leurs fleurs écloses,
Tel un monstre qu'endort le mol parfum des roses,
Sommeille dans l'azur, voluptueux et las.

Un attelage à bœufs passe, un troupeau de chèvres
Défile, et son berger, la double flûte aux lèvres,
Joue un air montagnard qui charme le matin;

Et sous l'ample terrasse aux balustres d'albâtre,
Déroulant ses flots bleus aux reflets de satin,
La mer unit sa plainte à la chanson du pâtre.

II.

L'atrium clair flamboie, et sur la dalle chaude
Où l'ardent soleil d'août luit depuis le matin,
Bercés par la fontaine au murmure argentin,
Sommeillent les lézards d'or fauve et d'émeraude.

Seul sous l'obscur portique, un esclave échafaude
Les monceaux de fruits mûrs destinés au festin,
Puis disperse à grands cris, frustrés de leur butin,
Le passereau pillard et la guêpe en maraude.

Au fond d'un cellier proche où le jour n'entre pas,
Repose, en attendant de paraître au repas,
L'amphore de vin frais près de la cruche d'huile.

L'ombre, sur le mur jaune, allonge un bleu reflet;
Et par-dessus le toit dont l'été cuit la tuile,
Fume en un ciel d'azur le volcan violet.

III.

Du mont qui tremble et gronde à la grève que lave
Le flot qu'une tempête étrange a soulevé,
Noyant l'arbre et le mur, la glèbe et le pavé,
Roule, s'enfle et déborde un fleuve ardent de lave.

Tous ont fui : l'augustal, que l'ample laticlave
Embarrasse, laissant le mets inachevé,
Sur le seuil dont la poudre efface le *Salve*,
Chancelle et râle aux bras de son dernier esclave.

Le Falerne demeure au fond des coupes d'or,
Et dans son plat d'argent le turbot fume encor;
Mais toute vie étouffe en des vapeurs d'étuve.

Sans fin, la cendre pleut, tombe et couvre le sol;
Et là-haut, le panache immense du Vésuve
Ressemble au dôme noir d'un grand pin parasol.

L'Amalfitaine.

Ta prunelle, aux reflets d'ambre et de chrysoprase,
Brille comme une flamme et rit comme une fleur,
Et, sous son hâle d'or, ta joue a la couleur
Des pêches qu'en été ta bouche rouge écrase.

Entre les murs de chaux que le soleil embrase,
Tu revois, dans un songe alanguï de chaleur,
Ton aïeule, sultane ou fille de jongleur,
Hanter le frais sérail du Maure à tête rase.

Debout sur les toits plats de la blanche Amalfi,
Tu respires, d'un air d'orgueil et de défi,
La fauve odeur qui vient de l'Afrique voisine;

Et, fidèle au vieux sang des pirates d'Alger,
Tu détournes toujours de l'impur étranger
Tes yeux où brûle encore une âme sarrazine.

Castel sarrazin.

Le castel est désert, dont la gloire du More
Peuplait jadis les cours d'un essaim de turbans,
Et, sur son cap rocheux, le vieux nid de forbans
Rêve au passé lointain que tout lui remémore.

La mer brise à ses pieds; l'ombre du sycomore
Tremble comme autrefois au marbre usé des bancs
Où les jongleurs fardés chantaient, aux soirs tombants,
Le calife abbasside ou l'émir de Zamore.

Témoin des anciens jours, un monstre fabuleux
Ouvre encor ses yeux las sous les portiques bleus,
Dont la pluie et le vent rongent les arabesques;

Mais il ne verra plus, tel un astre émergeant
Des flots d'azur que frange une écume d'argent,
Poindre le croissant d'or des felouques moresques.

Sur les Ruines de Pœstum.

A Paul Fierens.

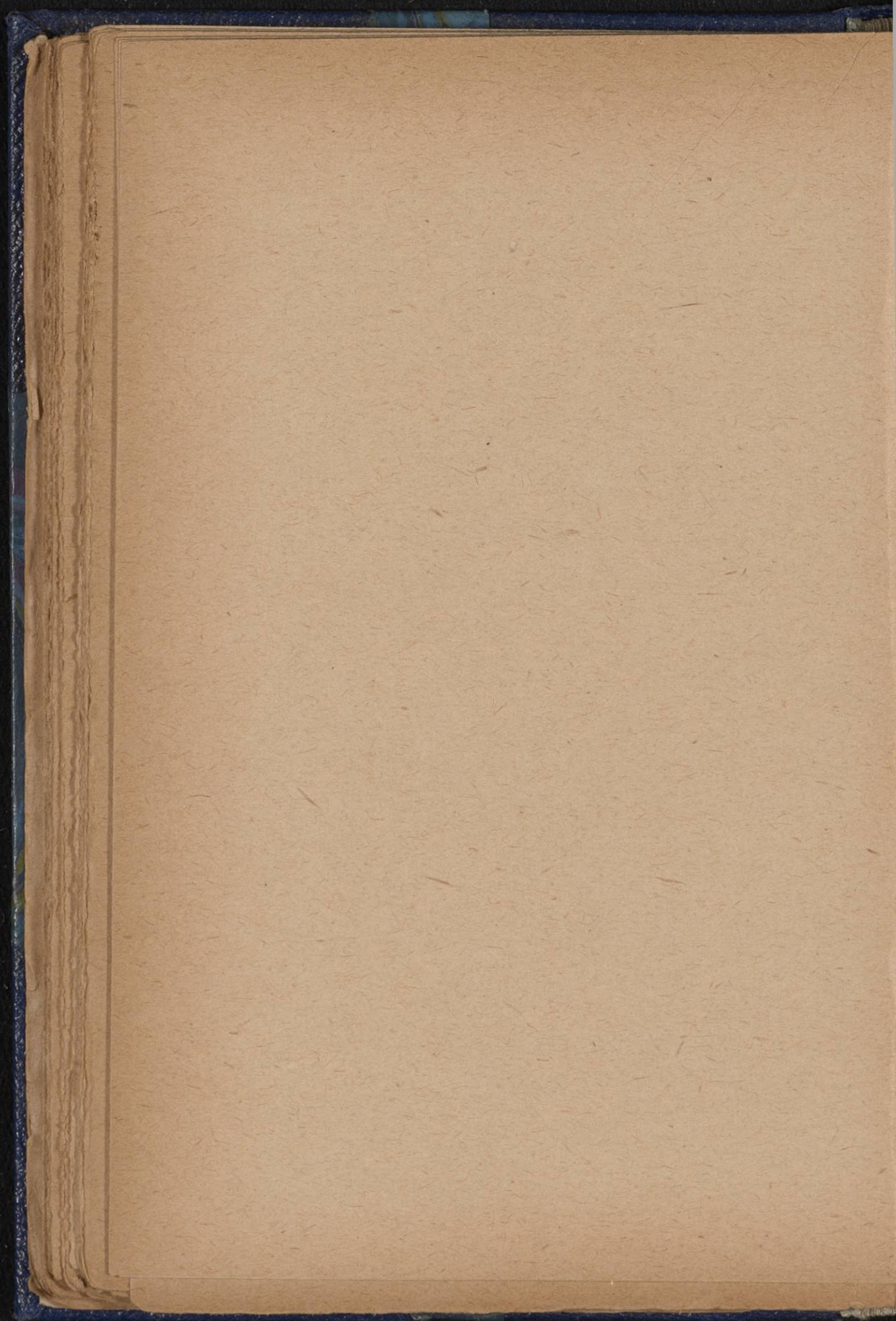
Ni flûtes, ni bûchers, ni cortèges dansants
N'animent plus l'autel que l'abandon renverse :
Rien ne fleurit ces champs délaissés par la herse
Ni ce temple désert qui pleure son encens.

Là, l'odeur des rosiers par deux fois renaissants
Avait troublé Virgile et consolé Properce, —
Et, parmi les débris qu'au loin le temps disperse,
On cherche en vain les pas de ces tendres passants.

Sur les lèvres en fleur qui demain seront closes,
L'amour aux longs espoirs sourit plus radieux ;
Mais l'heure vient pour tous des suprêmes adieux :

Et le sol, sourd témoin de leurs métamorphoses,
Mêle éternellement aux vestiges des dieux
La poussière des morts et la cendre des roses.

ROMA ET TIBERIS



A Rome.

Una et multiplex.

Berceau des justes lois, des lettres et des arts,
O toi dont le nom seul enchante notre oreille!
Bienheureux celui-là dont la nef appareille
Vers tes quais de porphyre où dorment les lézards!

Rien en toi n'a changé parmi tant de hasards :
Ville toujours diverse et constamment pareille,
Ton vieux sol, qui nourrit les lauriers et la treille,
Mêle aux cendres des Saints la poudre des Césars.

Tes sept monts t'ont prêté la forme d'un beau vase
Que le pampre enguirlande, et qu'emplit jusqu'aux bords
Le sang clair des raisins que la vendange écrase;

Et tu restes ensemble, ô cité des grands morts!
Le calice d'or pur où l'Ange boit l'extase
Et la coupe de bronze où bout le vin des Forts.

La Conquête.

A Pierre Nothomb.

Au nom de Jupiter, des Armes et du Droit,
Farouches étrangers! le Fécial vous somme
De courber votre front sous le beau joug de Rome,
Dont l'empire éternel sans fin s'étend et croît.

Pour l'auguste Cité, le monde est trop étroit :
Ses justes lois d'airain, qu'en tous lieux on renomme,
Font de la horde un peuple et du barbare un homme,
De l'ardente Lybie à la Gaule au ciel froid.

A qui voudrait les fuir, nous imposons nos règles :
De jour en jour, le vol triomphal de nos Aigles
Porte plus loin la paix et l'ordre radieux.

Le ciel nous a donné la terre pour domaine,
Et nul ne se soustrait, sans offenser les dieux,
A l'invincible essor de la Force romaine.

La Retraite du Peuple.

Poudreux, hâves et las, du vieillard à l'éphèbe,
Laboureurs, vigneron, tisserands et potiers,
Loin des clos et des champs, des fours et des métiers,
Sont ameutés, jurant par les dieux de l'Erèbe.

Et, sortis de la Ville ou venus de la glèbe
Par les routes de marbre ou les étroits sentiers,
Multipliés sans fin durant trois jours entiers,
Pareils au flot qui monte, ils ont grossi la plèbe.

Jusqu'au blanc Capitole, où les pères conscrits
Se concertent, la brise apporte de longs cris
Qui font trembler d'effroi les matrones en larmes;

Et, pleine de stupeur, attendant son destin,
Rome attentive écoute, en d'obscures alarmes,
Une rumeur de mer grandir sur l'Aventin.

Bacchanale.

Le front souillé de fange et barbouillé de lie,
Ivres et dénouant leur tunique en lambeaux,
Les Ménades en chœur agitent des flambeaux
Et mêlent dans leurs cris la rage et la folie.

Et sur un char traîné par des tigres que lie
Un frein de fleurs, le thyrses aux doigts, vêtu de peaux
De bouc, on voit le dieu des ceps et des troupeaux,
Qui subjuga le Gange et conquît l'Italie.

Derrière lui, parmi les vapeurs de l'encens,
Des Satyres cornus et des Sylvains dansants
Mènent en titubant leur ronde capricante;

Et près d'un blond berger transportant un essaim
D'abeilles de Tibur, une jeune Bacchante
Allaite un louveteau qui mord son tendre sein.

Familia Romana.

A Paul Lerat.

Le Nouveau-Né.

Toi dont le pur regard m'enivre et me fascine
A l'heure où le matin t'éveille en ton berceau,
O tendre enfant né sous le signe du Verseau!
Lasse encor de ton poids, je rends grâce à Lucine.

Déjà, tu ris aux fleurs de la jeune glycine
Qui sur le seuil ouvert tend son mobile arceau,
Et tu fixes sans peur le glorieux faisceau
Où ton père a croisé la hache et la houssine.

Je ne sais, toi qui dors sous les lauriers touffus,
Si tu vivras tes jours dans les camps pleins d'alarmes
Ou parmi le forum d'où monte un bruit confus;

Mais, drapé de la toge ou ceint des nobles armes,
Tu connaîtras la joie et le deuil, car tu fus
Conçu dans le plaisir, enfanté dans les larmes.

Le Vœu du Père.

Fils tardif de mon sang, ta chair fragile et nue
Mêle en un seul rameau ceux-là dont je suis né
Et l'épouse au doux sein, qui, m'ayant tout donné,
Me rapproche encor d'eux par ta chaîne menue.

Mon cœur et mon foyer bénissent ta venue :
Car, à quelque chemin que tu sois destiné,
Tribun, soldat, poète ou prêtre prosterné,
Par toi, ma race enfin dure et se continue.

Sous ton front large et pur, quel secret caches-tu ?
Chériras-tu la gloire ou la vaine chimère,
La pourpre de César ou les haillons d'Homère ?

Qu'importe ? Armé de fer ou de lin revêtu,
Que ton pieux aïeul te lègue sa vertu,
Et qu'on retrouve en toi la grâce de ta mère !

La Nourrice.

Bien que ma mère, à moi comme à ma sœur jumelle,
Ait pétri de son lait ce corps ferme et nerveux,
Hélas! Rumilia reste sourde à mes vœux
Et refuse, ô mon fils! de gonfler ma mamelle.

Puisqu'il faut qu'à mon sang un autre sang se mêle,
C'est une fille d'Albe, aux longs et noirs cheveux,
Qui sera ta nourrice : elle est saine, et je veux
Te voir grandir alerte et robuste comme elle.

Quand ton père, jadis, fut proscrit par Scylla,
Elle osa le cacher dans sa pauvre villa,
Car sa poitrine abrite un cœur digne d'un homme;

Et son rustique sein remplira tes poumons
De cet air libre et fort qui souffle sur les monts
Où la Louve allaita le fondateur de Rome.

Le Fils majeur.

Entre mes voiles blancs qu'attache une fibule
Faites d'un serpent d'or aux longs yeux de béryl,
J'aurai longtemps bercé ton sommeil puéril
En soupirant tout bas les doux vers de Tibulle.

Longtemps le gynécée au chaste vestibule
T'aura sauvé de Rome et de l'impur péril;
Mais ta voix, depuis hier, prend un accent viril,
Et le jour est venu d'abandonner ta bulle.

Demain, l'ayant pendue à l'autel des aïeux,
Il te faudra, mon fils, dépouiller sous mes yeux
La prétexte candide à la bande pourprée;

Et je crois voir déjà ton front fuir mon baiser,
Car je sais que, la fête à peine célébrée,
C'est sur un autre sein qu'il voudra se poser.

La Matrone.

Dans sa maison assise au flanc de l'Esquilin,
Comme un feu dont l'ardeur court et se communique,
Cecilia Mela, mère d'un fils unique,
Allait de l'âtre au puits, de la grange au moulin.

Quand son époux sondait l'oracle sibyllin
Ou la force romaine et la ruse punique,
Ses doigts industriels tissaient l'ample tunique
Et cousaient la prétexte ou la robe de lin.

Sur le mont d'où l'on voit les hontes de Subure,
Elle a coulé sa vie humble, sereine et pure,
Près de l'enfant chéri qu'elle avait allaité;

Et, paisible, ignorant jusques au nom d'Hélène,
Abeille que sa tâche occupe tout l'été,
Sous le toit domestique elle a filé la laine.

La Sœur.

Pieuse, humble, attentive et chastement charmante,
Tu chéris en ton frère un père qui n'est plus
Et qui, chargé de jours dignement révolus,
Repose au noir empire où trône Rhadamante.

A celui-là qui pleure une infidèle amante,
Le temps donne l'oubli : son flux et son reflux
Emportent vains sanglots et rappels superflus ;
Mais il n'apaise pas le mal qui nous tourmente.

Trompant les longs regrets de ton cœur orphelin,
Tu dévides la laine ou tu blanchis le lin,
Tandis que je médite au loin sous quelque yeuse.

Et quand je te reviens, prompte au baiser d'accueil,
Ta bouche mêle encor, triste ensemble et rieuse,
A ton bonheur présent l'ombre de l'ancien deuil.

La Veuve.

Notre bonheur fragile irrite un sort contraire :
Le poète qui fut ma joie et mon orgueil
Repose là. Les pleurs brûlent en vain mon œil :
Ma douleur croît sans fin, rien ne la peut distraire.

Pour lui, j'avais quitté parents, nourrice et frère ;
Et je l'aimai, du jour où j'eus franchi le seuil
Nuptial, jusqu'au soir où, lamentant mon deuil,
Je scellai de mes mains son urne cinéraire.

Il s'est tu pour toujours, l'aède aux lèvres d'or !
Son lumineux esprit s'éteignit jeune encor,
Et son destin trop court fut radieux et grave :

C'est pourquoi, le jugeant digne d'un tel tombeau,
Sur ce marbre immortel j'ai voulu que l'on grave
Un grand Génie ailé renversant son flambeau.

Campagne romaine.

Le beau pâtre sauvage aux yeux brûlés de fièvre
Rôde par la Campagne aride et sans chemins,
Et le double roseau qui tremble entre ses mains
Exhale en sons plaintifs le souffle de sa lèvre.

Chaque soir, en trayant les pis lourds de sa chèvre
Favorite, à l'abri des aqueducs romains,
Il pleure, impatient de plus fiers lendemains,
L'âpre et robuste lait dont la Louve le sèvre.

Quand la Ville s'embrase aux gloires du couchant,
Il gagne une fontaine antique; et là, penchant
Vers le marbre encor chaud son profil de médaille,

Il regarde en silence, au long des bas-reliefs,
Les Aigles de César planer sur la bataille
Et la mer se cabrer sous le dur choc des nef.

Horace à Tibur.

Depuis les clairs matins où le vol blanc des cygnes
Suivait au ciel plus bleu les zéphirs printaniers,
Jusqu'aux soirs où l'automne emplissait les paniers,
Tu vivais là, devant les monts aux nobles lignes.

Paisible, aimé des dieux, attentif à leurs signes,
Laissant l'âpre avarice entasser ses deniers,
Du seul blé de ton champ tu comblais tes greniers,
Et ton cellier gardait le seul vin de tes vignes.

Quand le jour déclinait sur les coteaux sabins,
L'harmonieux soupir du vent dans les grands pins
Te dictait les beaux vers qui charment nos oreilles;

Et, loin des murs bruyants de Rome, tu riais,
Oubliant, au murmure ailé de tes abeilles,
Le vain bourdonnement des hommes inquiets.

In Signo Christi.

Le Cirque est plein de fièvre et de sourdes rumeurs :
Les Chrétiens vont offrir leur sang, chaste rosée,
Pour que l'aride Rome, enfin fertilisée,
Mûrisse le froment dont ils sont les semeurs.

Vers leur foule en prière, un seul cri descend : « Meurs ! »
Et l'éphèbe et l'aïeul, la vierge et l'épousée
Tombent, cinglés encor d'une immense risée,
Tandis que le velum s'enfle au vent des clameurs.

Les gradins colossaux, d'où tombent des huées,
Mêlent les patriciens à leurs prostituées
Et les blonds chefs gaulois aux bruns marchands de Tyr ;

Mais le stupide affront de cette tourbe immonde
N'atteint pas la fierté de ce peuple martyr,
Ivre de s'immoler pour le salut du Monde.

Goethe romain.

À Léon Kochnitzky.

En vain le vil troupeau te blasphème et te nie,
Muse antique, déesse au front grave et serein!
Ta forme en fleur survit dans le marbre et l'airain,
Et ta grâce immortelle enivre le génie.

Heureux de retrouver ta parfaite harmonie
Dans les traits purs d'un fier profil transtévérin,
Goethe oublia Charlotte et les Nixes du Rhin
Pour sculpter à ta gloire une autre Iphigénie.

Tandis qu'il parcourait la Ville des tombeaux,
Les dieux morts, dans son cœur, se réveillaient plus beaux,
Et des voix lui parlaient qui longtemps s'étaient tues;

Et le soir, attardé dans le forum romain,
Il sentait Apollon le guider par la main
Et se fixer sur lui le regard des statues.

Sous la Pyramide de Caius Cestius.

A Fernand Severin.

Keats.

Weep for Adonais!

Shelley.

Au carrefour pavé d'antique travertin
Où Marius, vainqueur du Cimbre et du Numide,
Gonflait d'un vent d'orgueil les plis de sa chlamyde,
Adonais repose au pied de l'Aventin.

Sachant quel court fuseau mesurait son destin,
Il voulut l'épuiser loin de son île humide,
Puis dormir sous l'auguste et svelte pyramide
Qui pointe un faite aigu, noir sur l'azur latin.

Si par l'ordre des dieux sa course fut bornée,
Du moins a-t-il fini sa rapide journée
Aux rayons de la gloire et d'un ciel toujours bleu;

Et, défiant l'affront de la Parque jalouse,
Il regarde à jamais, dans un noble et doux jeu,
L'ombre des lauriers verts tourner sur la pelouse.

Shelley.

Cor cordium.

Celui qui fut le Roi de l'invisible empire
Semblait, loin des marchands qui l'avaient exilé,
Un beau cygne ayant fui l'âcre et morne Thulé
Où l'Archange endormi sert de proie au vampire.

Et quand, pleuré du flot qui déferle et soupire,
La flamme qu'alluma Childe Harold l'eut brûlé,
La cendre, chaude encor, rendit son cœur ailé
Où palpitait le souffle exhalé par Shakspeare.

L'Ariel tout pétri de roses et de lys,
Qui lamenta longtemps la fin d'Adonaïs,
Dort sous les noirs cyprès à côté de son frère :

Le même vent les berce aux rumeurs des rameaux,
Et la Gloire et la Mort, dans le champ funéraire,
Mêlent leurs Ombres sœurs et leurs lauriers jumeaux.

Gauthier Ferrières.

« Lorsque le temps vainqueur m'aura pris ce qui m'aime
Par la mort ou l'oubli,

Portez-moi dans ce coin délaissé du vulgaire,
Loin du triste et du laid,
Dans ce beau champ de Rome où je rêvais naguère
Entre Keats et Shelley. »

G. F.

Toi dont le songe errant vit renaître Astarté
Du flot qui près du temple écroulé se lamente,
Tu rêvais, si le temps te prenait ton amante,
De léguer ta poussière à ce tertre écarté.

Tes yeux ne s'ouvrent plus à la douce clarté;
Mais c'est au sol d'Hellas que dans l'âpre tourmente
Les dieux t'ont fait tomber, tête jeune et charmante
Offerte à l'immortelle et sainte Liberté.

Pareille à tes amours, l'enfant que je promène
Sous les cyprès hantés par la brise romaine,
De sa main salubre éveille les accords;

Et nous songeons, parmi les funèbres clairières,
Que, si Keats et Shelley laissent ici leurs corps,
Ton âme y flotte éparse au vent, Gauthier Ferrières!

Le Solitaire.

Carpe diem.

Amour, faste et grandeurs, tout ce qui passe est vain,
Et nul laurier ne vaut les sueurs de la lutte :
Las de Rome et des camps, j'ai suspendu ma hutte
Aux flancs d'un cirque ombreux que hante le Sylvain.

L'humaine ambition n'est qu'un amer levain :
Quiconque touche au faite, approche de la chute.
Jouer du jour vermeil et saisir la minute
Où la rose fleurit, cela seul est divin.

Des fruits de mon enclos et du lait de ma chèvre,
Je vis, paisible et fier, loin de la Ville en fièvre,
Maître unique des bois, de la source et du val;

Et du haut de ce mont qui surplombe le Tibre,
J'ai pu voir sans trembler les hordes d'Annibal
Rouler, torrent de fer, sous mon toit d'homme libre.

Le Sage.

De tes présents, Amour! je fus naguère avide,
Et tes traits douloureux m'auront longtemps percé,
Bien que je fusse instruit des pourceaux de Circé,
De la honte d'Antoine et de l'exil d'Ovide.

Mais ce n'est plus sur moi que ton carquois se vide :
Je me ris de ton arc, à nous nuire exercé;
Du seul chant des neuf Sœurs je veux être bercé,
Et je reste insensible à ton appel perfide.

J'ai les fruits du savoir : que m'importent tes fleurs?
Que font à qui vieillit les dons que tu refuses,
Si des dieux plus sereins lui prodiguent les leurs?

J'ai secoué ton joug et déjoué tes ruses,
Et je connais enfin, sans désir et sans pleurs,
La paix que verse en nous le commerce des Muses.

Lacus Trasimenus.

La bataille sanglante et dont l'âpre fureur,
Pour nourrir des héros, revit dans Tite-Live,
Engraisse encor le blé, le raisin et l'olive,
En ce ravin qu'habite une éternelle horreur.

Tout se souvient du soir où le brun laboureur,
Près de l'âtre qui fume et noircit la solive,
Frissonnait d'avoir vu, par la glèbe déclive,
Les Aigles fuir, courbés sous un vent de terreur.

Le lac, teinté longtemps d'une pourpre romaine,
Semble, quand le couchant le replonge au sommeil,
Rouler comme autrefois des flots de sang vermeil;

Et le pâtre, oublieux du troupeau qu'il promène,
Regarde épouvanté, sous l'adieu du soleil,
Rougir au creux des monts les eaux du Trasimène.

BENACI POETAE

(Lac de Garde.)

Fluctibus et fremitu resonans, Benace, marino.

VIRGILE.

Au Lac de Garde.

Tour à tour améthyste, émeraude ou turquoise,
Tu baignes des cités, des bourgs et des hameaux,
Et la plainte du pâtre enflant ses chalumeaux
Se mêle au bruit marin de ta vague sournoise.

Entre les pampres verts que la vigne entrecroise
Et suspend en guirlande aux branches des ormeaux,
On voit, lorsque la brise agite les rameaux,
Fuir sur ton onde glauque un long frisson d'ardoise.

Sous tes sommets neigeux mûrit le citron d'or;
Toujours, sur ton azur, plane le lent essor
D'une barque aux flancs noirs dont l'aile est pourpre et jaune.

Et parfois le pêcheur ou le jeune berger
Voit encor, de la houle ou de l'herbe, émerger
Le sein d'une Sirène ou la corne d'un Faune.

Catulle.

I.

Les troubles d'un désir plus profond que la mort
Longtemps ont agité le paisible Catulle :
Tel, parfois, ce lac bleu, qu'un léger souffle ondule,
Se gonfle, engloutissant les pêcheurs loin du port.

Mais ce matin, le chant des flots lents sur le bord
N'éteint pas l'air plaintif qu'une flûte module ;
Et les derniers regrets de son cœur trop crédule,
La Muse aux sûrs baisers les berce et les endort.

Narguant le traître Amour dont il rompit les trames,
Penché sur l'eau tranquille où tremble son reflet,
Il aiguise à loisir de courtes épigrammes ;

Et quand passe une barque entraînant son filet,
Le poète impeccable et raffiné qu'il est
Scande son vers nombreux au rythme égal des rames.

II.

Sirmio, peninsularum insularumque ocellus.

Voici donc l'humble coin que vous nommiez la perle
Des presqu'îles; voici l'asile où vous viviez,
Bercé par ce beau lac plus clair que les viviers
Et dont le bord verdit sous l'iris et la berle.

C'est ici qu'au printemps le premier chant du merle
Et l'appel matinal que jettent les bouviers
Vous surprenaient, rêvant parmi les oliviers
Au faible clapotis du flot bleu qui déferle.

Las des gloires de Rome et des baisers trompeurs,
Vous regardiez les monts émerger des vapeurs
De l'aube, et vos pieds nus se mouillaient de rosée...

Oh! penser que voilà, dans l'herbe du talus,
Les fleurs que vous aimiez, et que vous n'êtes plus
Qu'un peu de cendre au fond de quelque urne brisée!

Virgile.

I.

Les Géorgiques.

Fuyant le magister armé de l'âpre verge
Pour la campagne en fleur et son chaste repos,
C'est parmi ces vergers parsemés de troupeaux
Qu'errait l'enfant pensif que l'on nommait « la vierge ».

Jusqu'à l'heure où Diane au bord des monts émerge,
Il suivait les bergers vêtus de blanches peaux
D'agnelle, et qui mêlaient un soupir de pipeaux
Au murmure du flot se mourant sur la berge.

Parfois, près des bouviers qui labourent leur champ,
Il contemplait, songeur, les socs dont le tranchant
Ouvrait en longs sillons la terre grasse et brune;

Et la nuit, aux accents des divins rossignols,
Il s'enfonçait encor sous les pins parasols,
Seul parmi le silence ami du clair de lune.

II.

L'Enéide.

L'essor d'une humble voile au ras des flots d'azur
Suscite en lui Didon, qui, dolente épousée,
Telle Ariane aux bords délaissés par Thésée,
Rappelle en vain la nef qu'emporte un vol trop sûr.

Dans les vapeurs du soir, il voit, fantôme obscur,
Enée au cœur pieux traversant l'Elysée
A pas lents, — et déjà l'Ombre immortalisée
Semble de loin sourire à son chantre futur.

Là nuit tombe : le lac se plaint au promontoire ;
Seul, sous les hauts cyprès dressant leur flèche noire,
Le marbre blanc d'un cippe argente le vallon :

Et cette stèle, orgueil d'une rustique sente,
Evoque un tombeau ceint du laurier d'Apollon,
Que berce une mer bleue et toujours gémissante.

Dante.

I.

...e l'salir per l'altrui scale.

Le songeur qui revient des Cercles infernaux,
Si pâle qu'il fait fuir la vierge et la matrone,
A quitté le castel du tyran de Vérone
Dont un haut gonfalon pavoise les créneaux.

Seul avec l'aigle, il monte aux sommets virginaux
Qui font au lac d'azur une fauve couronne,
Et d'où le fleuve lent, qu'une gloire environne,
Semble un long serpent bleu déroulant ses anneaux.

Loin de Florence esclave et que l'exil décime,
Lui qu'au seuil de l'enfer Virgile interpella
Et qu'on nomme à son tour « le poète altissime »,

Il aime mieux, n'ayant de liberté que là,
Gravir les flancs abrupts de la plus âpre cime
Que l'escalier pompeux des fiers della Scala.

II.

Sur la grève où Virgile, enfant vêtu de lin,
Méditait une églogue au bruit de la tempête,
L'âpre rime de fer qui trois fois se répète
Poursuit de ses appels le sombre Gibelin.

En vain le lac reflète en son flot cristallin
Un paradis de fleurs : l'Enfer bout dans sa tête !
Florence, mère ingrate, apprendra qu'un poète
Change en gouttes de feu ses larmes d'orphelin.

Cette eau bleue où vogua le Cygne de Mantoue
Lui rit sans déridier son implacable moue
Que marquent de leur pli la Toscane et la mer ;

Et, loin des oliviers tendant leurs souples branches,
Pour nourrir en son cœur l'âcre espoir des revanches,
Le farouche exilé mâche un laurier amer.

Joachim du Bellay.

Benaci ad ripas edita Nympha fui.

J. B.

A Maurice Dullaert.

Ton du Bellay, Ronsard, voit le fond de son sac :
Rome et Vénus vénale ayant vidé sa bourse,
Il reprend vers la France une légère course,
Accusant la lenteur du vieux coche et du bac.

Or, s'étant arrêté sur les bords d'un beau lac
Où se doublent, la nuit, les feux de la Grande Ourse,
Il entendit pleurer la Nymphe d'une source
Qui mêle un soupir frêle au fracas du ressac.

Le Palatin fameux, le Tibre plein de gloire,
M'ont laissé le regret du doux pays de Loire :
Je chéris mon Liré comme toi ton Bourgueil;

Mais étant comme toi, Ronsard, fils d'une race
Qui des aïeux latins tire encor son orgueil,
J'ai chanté ce ruisseau sur la lyre d'Horace.

Goëthe.

Le ciel bleu, la lumière ardente et l'air léger,
Loin de l'humble Charlotte et du Rhin qu'il oublie,
L'ont arraché des bras de la Mélancolie.
L'azur du flot qu'au bord l'écume vient franger,

Le grave et haut cyprès, le féérique oranger,
La treille aux raisins noirs que l'automne a pâlie,
Son cœur les reconnaît, — et l'antique Italie
Salue un fils lointain dans ce jeune étranger.

Debout sur le rivage, il médite et contemple :
Déjà, dans sa pensée, il reconstruit le temple
Où les dieux exilés bientôt redescendront ;

Et tandis qu'il s'attarde, enivré par l'arome
D'un bosquet toujours vert, sur la route de Rome,
Un rameau de laurier se courbe vers son front.

Cesare Betteloni.

A Adolphe Hardy.

Passant, ce fût de marbre et ces graves cyprès
Resteront seuls debout pour garder la mémoire
D'un chanteur dont les dieux auront borné la gloire
A ce calme horizon d'eau bleue et de forêts.

Mais l'éternel soupir du vent, les pleurs secrets
De la source où, l'été, son enfance allait boire,
Et la plainte du lac au pied du promontoire,
Lui parleront sans fin d'amour et de regrets.

Qu'importe s'il n'a pas troublé des cœurs sans nombre?
L'écho du bois natal peut suffire à son Ombre,
Puisqu'une main pieuse a fermé son tombeau.

Envie un tel destin : c'est plus que tu n'espères.
Après avoir chanté son pays, il est beau
De reposer en paix dans le champ de ses pères.

Gabriele d'Annunzio.

Elucidant le signe et divulguant l'augure
Par la vertu du verbe et le pouvoir du vers,
Il montra le premier, dans les cieux entr'ouverts,
Le nuage où déjà l'éclair vengeur fulgure.

Son rauque appel, jeté sur la grève ligure,
Proclama le Printemps ressurgi des hivers;
Puis, s'envolant soudain par-dessus les flots verts,
Il déploya d'un coup son immense envergure.

Le tendre amant de Laure et le fier Gibelin
Suivaient, spectres pensifs, son essor aquilin,
Et regardaient sous lui tomber sa foudre ardente;

Et ce lac rédimé revoit deux fois fameux
Celui qui fit éclore, ayant chanté comme eux,
Le songe de Pétrarque et le rêve de Dante.

Ignotus Viator.

A Arnold Goffin.

En ce verger qu'emplit d'une rumeur confuse
La mer intérieure aux sonores élans,
Un vieux Faune est debout, qui depuis deux mille ans
Souffle en sa flûte et gonfle une face camuse.

Son œil de marbre a vu, le cœur plein d'Aréthuse,
Virgile sous les pins suivre un songe à pas lents,
Dante pleurer Florence et ses pavés sanglants,
Et Goethe réveiller l'antique et chaste Muse.

Toi qui viens vers le soir, le moindre et le dernier,
Ton chant tardif à peine émeut l'air printanier;
Rends pourtant grâce aux dieux de la part qui te reste :

Il est doux, lorsque l'ombre enfle la voix des flots,
D'entendre se mêler à leurs profonds sanglots
Le soupir faible et pur de quelque flûte agreste.

Gardone, 1911. — Garda, 1914.

LA PROMENADE D'HORACE

La Promenade d'Horace.

A Thomas Braun.

O poète innocent, rustique et familier,
Qui, vendangeant ta vigne et soignant ton cellier,
Ne connus le bonheur qu'à vivre loin des hommes!
Toi dont la joue était ronde comme les pommes
Et le cœur simple et frais comme une fleur des bois, —
Je t'évoque en ce coin de Tibur, où je bois,
Assis sous le riant feuillage d'une treille,
Le même vin que toi dans une humeur pareille,
O poète innocent, rustique et familier!

En vain tu m'as valu, quand j'étais écolier,
Ces accablants pensums, dont la rigueur amère
Fait maudire Virgile et blasphémer Homère :
Oubliant ces longs jours de contrainte et d'ennui,
Doux maître! c'est de toi que j'apprends aujourd'hui
Comment le vers nombreux se modèle et se forge.

A mes pieds, gouffre noir, se creuse l'âpre gorge
Où l'Anio bondit et gronde en écumant;
Et, déroulant au loin leur chœur grave et charmant,
Par-dessus d'humbles champs clos d'if ou d'aubépine,
Les monts profonds et bleus de l'altière Sabine
Se dressent, couronnés de hameaux et de bourgs.
La houle des blés mûrs déjà s'enfle aux labours;
Les pâles oliviers tremblent dans la lumière;
Un enfant joue et rit au seuil d'une chaumière;
Un chevreau bêle; un pâtre aux cheveux mal peignés
Dort sous l'ombrage épais d'antiques châtaigniers;
L'air vermeil brûle et vibre, et, sur la dalle chaude,
Les lézards, cuirassés d'azur et d'émeraude,
Voluptueusement somnolent au soleil...

Horace, ô gai chanteur! c'est par un jour pareil,
C'est dans cet air limpide et chaud, qui brûle et vibre,
Que tu passais ici, fuyant les bords du Tibre,
Aux premières ardeurs de la verte saison.
Levé de grand matin, tu fermais ta maison
De Rome, et, chevauchant ton mulet court de queue,
Tu t'en allais tout seul vers la muraille bleue
Que font, par les beaux jours d'air vif et de ciel pur,
Sur l'horizon romain les coteaux de Tibur;

Et, content de laisser derrière toi la Ville,
Le faste de la cour, et la tourbe servile
Des flatteurs, importuns et bourdonnants frelons,
Et des solliciteurs attachés aux talons
De quiconque est l'ami du puissant et du riche,
Tu trouvais presque beaux ces pauvres champs en friche
Où des pâtres au teint fiévreux, aux grands yeux bruns,
Menaient un troupeau maigre à de chétifs nerpruns.

Mais bientôt la Sabine, où rit l'agreste Muse,
Montrait de clairs vergers dignes de Syracuse;
Les pampres en festons s'enlaçaient aux ormeaux,
Et dans la brise errait l'âme des chalumeaux.
Alors tu faisais halte, un peu las de ta course,
En un bois rafraîchi par les pleurs d'une source;
Et là, paisible, heureux, couché dans l'herbe en fleur,
Tu laissais en dormant décroître la chaleur
Du jour, non sans avoir d'abord, ô vieux classique!
Vidé plus qu'à demi ton outre de Massique :
Car le vin généreux fait le sommeil léger.
Et parfois, s'approchant de toi, quelque berger
Regardait en silence, oublieux de ses chèvres,
Une abeille sauvage en suspens sur tes lèvres...

Puis, quand l'ombre des monts fertiles en bons vins
S'était faite plus longue au penchant des ravins,
Ayant vu s'effacer là-bas Rome et la plaine,
Tu repartais, berçant ton ventre de Silène
A l'amble cadencé de ton mulet courtaud;
Et, t'éveillant d'un rêve à chaque soubresaut,
Riant des polissons ameutés sur ta trace,
Qui s'écriaient de loin : « Voilà le gros Horace! »,
Et qui pour te poursuivre abandonnaient leurs jeux,
Tu traversais les bourgs et les hameaux fangeux
Où, vils Epicuriens d'une immonde Capoue,
Les porcs noirs se vautraient et grognaient dans la boue.

Tivoli, mai 1912.

LA VISION SOUS LES OLIVIERS

La Vision sous les Oliviers.

« *Dantes Adriacus.* »

Gabriele d'Annunzio.

Sur la colline heureuse où naissait le matin,
J'allais seul, et j'ai vu le Banni florentin :
Grande Ombre inconsolable et que son deuil isole,
Il m'apparut non loin des murs de Fiésole,
Pensif, assis dans l'herbe au revers du coteau,
Et tel qu'aux anciens jours le peignit Giotto.
Sa lèvre amère avait gardé son âpre moue,
Les longs pleurs de l'exil ruisselaient sur sa joue,
Et parfois, s'écartant au souffle de l'auster,
Son manteau, rouge encor des flammes de l'enfer,
Découvrait sur son sein l'ardente cicatrice
Que lui laissait au cœur la mort de Béatrice.
Or, comme il était spectre et qu'il n'avait plus rien
Que d'immatériel, de pur et d'aérien,

On voyait, à travers sa vague transparence,
Les clochers, les palais, les remparts de Florence,
Et les horizons bleus du beau pays toscan.
La ville, entre ses monts, grondait comme un volcan;
Mais, autour de la rose immortelle du Dôme,
Le regard nostalgique et lointain du Fantôme
Semblait chercher les tours du parti gibelin.
Et près de lui, drapé dans sa robe de lin,
Tel qu'il figure aux flancs de ces urnes d'argile
Qu'on voit au Champ romain, je reconnus Virgile,
Le songeur virginal qu'eût aimé Jésus-Christ;
Et le tendre poète et le hautain proscrit
Echangeaient en silence un triste et lent sourire...

Le soleil, autour d'eux, recommençait d'inscrire,
Ainsi qu'un dessin frêle, illusoire et changeant,
L'ombre des oliviers au feuillage d'argent
Sur l'herbe où l'homme aussi met une ombre éphémère.
Et j'entendis la voix du spectre auguste :

« — O mère!

O patrie! ô Florence! ô mon riant berceau!
Bien que la dure mort ferme d'un triple sceau
Ma bouche d'où coulait un flot de lave ardente,
Tu recevras encor le salut du vieux Dante.

En vain tu fis de moi, me chassant vers la mer,
L'hôte de l'étranger dont le pain semble amer,
Le vagabond qui craint la porte où son poing frappe;
En vain, tordant mon cœur comme on foule une grappe,
Tu sus en exprimer le sang, toi que j'aimais,
Au point que mon visage en est blême à jamais;
En vain, quand je fus mort de t'avoir trop chérie,
Tu refusas ma cendre, ô cruelle patrie!
Je n'en garde pas moins, sur ce cœur de banni,
Ton rude et fier palais, mon beau San Giovanni,
Et cette coupe immense où le ciel m'a vu boire
Le nectar de l'amour et le vin de la gloire...
Malgré les coups dont ta rancune m'accablait,
Toujours je me souvins d'avoir sucé ton lait
Et que tu fus la tige où fleurit Béatrice;
Et, comme un faible enfant criant vers sa nourrice,
Dans l'exil solitaire où tu m'as condamné,
Je nommais en pleurant la ville où je suis né.
Quand mes vers appelaient le feu sur tes murailles,
Le regret de ton sol me mordait les entrailles :
Vérone, antique honneur des coteaux cisalpins,
Et Ravenne où le vent gémit dans les grands pins,
M'offraient en vain l'asile après le viatique :
Sur les bords de l'Adige et de l'Adriatique,

Mon corps se desséchait loin de tes prés en fleur;
Et c'est pourquoi, voyant ma terrible pâleur,
Les femmes de Vérone et les gens de Ravenne
Disaient : « Voilà celui qui sort de la géhenne! »

Ainsi, féal de l'Aigle et vaincu par le Lys,
Tout meurtri de tes coups, je demeurais ton fils :
Alors qu'armé du fouet de fer des triples rimes,
Je flagellais partout les hontes et les crimes,
Je payais en amour ta longue cruauté;
Et quand j'errais, ayant Virgile à mon côté,
Dans l'enfer où grondait ma colère indignée,
J'épargnais le vainqueur qui t'avait épargnée...

Les siècles ont passé sous ton ciel toujours beau,
La pieuse Ravenne a gardé mon tombeau,
Et les cris furieux des aigles gibelines
Ne font plus retentir l'écho de tes collines.
Un jour, sur ton forum tu m'as dressé debout :
Car ta haine, ô Florence! est un airain qui bout
Jusqu'à ce qu'il se fige et devienne statue.
Mais tu dormais, hélas! et ta voix s'était tue :
Longtemps je n'entendis, au lieu des nobles chants
Dont je t'appris les lois, que le cri des marchands;

Et je pleurais tout bas ta grandeur abolie,
O toi, bouche sonore et cœur de l'Italie!

Mais soudain — ô splendeur de cette aube d'été! —
Un cri vola dans l'air, longuement répété
De l'aurore au couchant, des grèves aux vallées,
Par un Héros casqué de Chimères ailées
Et qui, seul en ce siècle ingrat, touchait encor
De ses doigts inspirés la lyre aux cordes d'or;
Et voici qu'à l'appel de cet enfant d'Homère
Tes fils régénérés se levaient tous, ô mère,
Et que, dans la clarté d'un immortel matin,
Les Aigles, de nouveau, planaient au ciel latin!
Trente épiait leur vol; Trieste, veuve assise
Devant son golfe glauque, attendait indécise;
Et mon cœur, emporté par un brusque ouragan
Bien au-delà des bords de l'horizon toscan,
Battait de l'aile au pied du mur alpestre, et Dante
Écoutait les soupirs de la Terre irrédente...

O blancs palais fleuris de trèfles vénitiens!
Marbres dorés que l'âpre Autriche avait faits siens!
Lac de Garde où j'ai bu l'eau fraîche des fontaines!
Mer qui portas Virgile aux rivages d'Athènes!

Pampres chers à Bacchus! oliviers de Pallas!
Vous tous que le barbare a profanés, hélas!
Regardez, blanchissant leurs chastes découpures,
Se lever sur vos monts des aurores plus pures! —
Et toi, Florence, enfin rendue à ta grandeur,
Toi qui fus au combat semblable au fier frondeur
Sculpté par Michel-Ange, ô docte! ô sainte! ô belle!
Je bénis tes lauriers renaissants, et j'appelle
Tous les bienfaits du Ciel sur ta race et sur toi,
O cité du Lys rouge, ô ville où fut mon toit! »

Ainsi l'Alighieri parla sur la colline.
Mais une cloche au loin, fragile et cristalline,
Tintait trois coups légers vers San Miniato :
Alors, et soulevant un pli de son manteau,
Comme un Ange s'envole en déployant son aile,
Il disparut, suivi par l'Ame fraternelle
Qui l'avait écouté silencieusement, —
Tandis que, plein d'extase et de recueillement,
Et croyant voir encor la grande Ombre meurtrie,
Je songeais à l'amour qu'on doit à la Patrie...

LES CLOCHES DE LA VALSOLDA

A la mémoire admirable d'ANTONIO FOGAZZARO

Les Cloches de la Valsolda.

Sérénité des choses.

Entre les eaux du lac et la montagne haute,
Le champ des morts, l'église et le toit des aïeux,
Pour se voir de plus près se serrent côte à côte
Et se pressent l'un l'autre afin de s'aimer mieux.

Du seuil de la maison jusqu'aux degrés du temple,
Les pas des vieux parents ont creusé le sentier
Que suivit après eux, nourri de leur exemple,
Celui qui devant Dieu fut leur digne héritier.

L'enclos planté de croix garde les humbles restes
De ceux dont les grands cœurs dans cette ombre ont battu;
Et voici qu'à son tour, ayant chanté leurs gestes,
Leur dernier fils, le tendre et doux songeur, s'est tu.

Il n'est plus, — et déjà les immuables choses
Ne se souviennent plus qu'il ait jamais été :
Le toit de tuile rousse et les murailles roses
Boivent éperdument la flamme de l'été.

Comme aux jours d'autrefois, l'eau berce la lumière,
Les oliviers poudreux sont criblés de soleil :
Il fut seul à quitter la place coutumière,
Et, malgré son départ, tout est resté pareil.

Voilà le banc, le seuil usé, la porte basse,
Et les degrés noircis de l'escalier branlant
Où, sentant jour à jour son âme un peu plus lasse,
Il montait chaque fois d'un pas un peu plus lent.

Drapant le mur, voilà l'antique passiflore
Qu'il arrosait lui-même avec des soins jaloux,
Et dont il regardait la fleur mystique éclore
Pour y trouver la Croix, la Lance et les trois Clous.

Et, surgissant du sol où reposent ses proches,
Moins haut que le cyprès qui semble un clocher noir,
Voilà le campanile agreste, dont la cloche
Lui sonnait l'angélus de l'aurore et du soir.

Mais sa chair périssable est retournée en cendre :
Ses pas ne graviront plus jamais l'escalier
Qui vit, au long des ans, tant de cercueils descendre
Et s'en aller sans bruit vers l'enclos familial,

Vers l'enclos tout voisin de la claire terrasse
Où naguère, évoquant l'ombre des jours anciens,
Pieusement fidèle aux appels de sa race,
Il souhaitait mourir comme étaient morts les siens.

Pareil au moissonneur qui, la grange remplie,
S'endort paisiblement au déclin de l'été,
Il se repose en Dieu : sa tâche est accomplie,
Et le soir est venu tel qu'il l'a souhaité.

Mais se peut-il, Seigneur! vous qui fîtes se taire
Cette voix dont l'accent nous charme et nous soumet,
Qu'un tel cœur ait cessé de battre sur la terre
Et que rien n'ait changé de tout ce qu'il aimait?

Ces deux pins sont à lui...

Comme nous regardions, le cœur lourd de tristesse,
La maison veuve, hélas! dont la funèbre hôtesse
Avait clos les volets et verrouillé le seuil,
Une enfant de seize ans, ayant compris le deuil
De ces deux étrangers qui parlaient à voix basse,
Nous fit signe (et son geste avait la souple grâce
Des rameaux d'oliviers qui, dans le verger clair,
Se balançaient au souffle insensible de l'air) :
« La villa, nous dit-elle, est seule et semble morte;
Mais puisque vous l'aimiez, j'en ouvrirai la porte. »
Puis, appelant son frère, un bambino bouclé :
« Va, lui dit-elle avec douceur, chercher la clé...
Vous verrez sa maison telle qu'il l'a laissée,
Poursuivit-elle, et pleine encor de sa pensée. »

Alors, elle se mit à nous parler tout bas
Du maître disparu, nous racontant, non pas
Le héros glorieux, mais les plus humbles choses :
Son amour des enfants, sa passion des roses,
Les dons qu'il prodiguait aux plus lointains hameaux,
Et quel sûr réconfort il trouvait pour les maux
Des plus chétifs, des plus misérables des êtres,
Et le culte profond qu'il gardait aux ancêtres.

Elle nous désignait, d'un air grave et pieux,
Le pauvre cimetière où dormaient ses aïeux,
Sous le mur de l'église; et, tendant sa main blanche
Vers le vieux campanile où, par ce beau dimanche,
Des nuages d'oiseaux entrecroisaient leurs vols,
Elle indiquait du doigt deux grands pins parasols
Qui, couvrant de leur ombre un enclos solitaire,
Reliaient doucement le ciel pur à la terre.
Et de sa fraîche voix de source, qu'aujourd'hui
J'entends chanter encor : « Ces deux pins sont à lui;
C'est là qu'il fait la sieste aux jours brûlants », dit-elle.

O grand cœur, toi qui crus à la vie immortelle!
Il aura donc suffi que cette simple enfant
T'ait vu rêver parfois au murmure du vent,

Pour que, malgré la mort, elle renonce à croire
Que tu ne survis pas et que cette ombre noire
Des pins harmonieux sous lesquels tu dormais,
Tu n'y reviendras plus écouter désormais
La plaintive rumeur qui fut chère à Virgile!
Ainsi, même enfermée en sa prison d'argile,
Ta belle âme déjà rayonnait à ce point
Que ceux-là qui t'aimaient ne te pleureront point!

Cette enfant disait vrai : le double et sombre dôme
Abrite et berce encor ton paisible fantôme;
Et si ton toit garda cette sérénité,
C'est parce qu'en mourant tu ne l'as pas quitté.

Never more.

Il chantait hier encore, — et les persiennes vertes
Qu'aux premiers souffles du printemps il eût rouvertes
Pour voir blanchir là-bas l'aube sur les sommets,
Il ne reviendra plus les pousser, plus jamais!
Ses yeux se sont emplis des clartés éternelles :
Il a mêlé sa cendre aux cendres paternelles,
Et l'antique maison des vieux Fogazzaro
N'entendra plus ses pas fouler son noir carreau.
En vain, pour l'accueillir, ainsi que chaque année,
Elle avait rafraîchi sa grâce un peu fanée :
L'étroite et lourde porte aux ais tout vermoulus,
Il n'en franchira plus le seuil bas, jamais plus...
Que de choses, pourtant, qui semblent rester siennes!
De même que, malgré qu'on ait clos les persiennes,

L'ardent soleil de juin darde une flèche d'or
A travers l'ombre et la fraîcheur du corridor,
On sent errer partout son âme familière :
Son bâton, qui sonnait sur les degrés de pierre
Des sentiers gravissant pas à pas le coteau,
Est là, près de son feutre et de son vieux manteau ;
Mais il ne viendra plus toucher ces pauvres choses...
Puis, tout enténébrés par les fenêtres closes,
Pareils à des amis rapprochés dans leur deuil,
Voilà son encrier, ses plumes, son fauteuil,
Et sa Bible latine, et sa lampe fidèle
Qui fit s'épanouir tout un monde autour d'elle,
Mais dont la douce flamme, éteinte désormais,
N'illuminera plus ses veilles, plus jamais...

Et parmi des papiers qu'en passant sous les portes
Un souffle a dispersés comme des feuilles mortes,
Un livre reste ouvert, tel qu'il l'a laissé là,
Le soir qu'il dut partir de sa chère villa,
Un peu triste, et pourtant caressant la pensée
Qu'il poursuivrait un jour la page commencée ;
Nous attardons nos yeux sur les mots qu'il a lus,
Mais lui, ne verra plus ce livre, jamais plus...

Dehors, l'été rayonne; et sur l'humble terrasse
D'où, par-dessus le lac, notre regard embrasse
Les monts dont la grande ombre emplît la Valsolda,
Voici la pierre où tant de fois il s'accouda
Pour écouter le bruit des vagues argentées;
Mais il n'entendra plus ces eaux qu'il a chantées...

O matins d'autrefois! ô printemps révolus!
Il ne cueillera plus vos roses, jamais plus...

La visite à Oria.

La vieille maison rose où mourut votre Ombrette,
Si nous l'avions connue au temps où vous viviez,
Quand la fenêtre en fleur de votre humble chambrette
S'ouvrait sur les pins noirs et les blancs oliviers,
Ah! nous aurions tous deux franchi son seuil de pierre
Pour vous dire en tremblant, à mi-voix, presque bas,
Que nous aimions Franco, Louise et l'oncle Pierre,
Tous vos chers morts dormant sous les noyers, là-bas...
Et vous, qui compreniez si bien le cœur des autres,
Vous nous auriez souri d'un air de bon accueil;
Et, pressant longuement nos mains entre les vôtres,
L'œil éclairé parfois d'une lueur d'orgueil,
Vous auriez écouté nos pauvres mots sans suite,
De ces mots que l'on sent n'être pas faits exprès...

Puis, sous la balustrade aux fûts de terre cuite,
Vous nous auriez conduits au vieux banc de cyprès
Où, vers le crépuscule, ivre d'angoisse amère,
Pour mieux entendre Dieu, Franco venait s'asseoir,
Où Piero, plus tard, en songeant à sa mère,
Laisait son cœur se fondre aux approches du soir.
Il nous eût vus rêver ensemble, à la même heure :
Le couchant eût doré l'agreste Valsolda,
Et les grands murs lépreux de l'antique demeure,
Et le petit jardin fleuri de réséda ;
Comme autrefois, glissant sur l'eau tranquille et bleue,
Les angélus lointains se fussent confondus ;
Et, montrant des hameaux semés de lieue en lieue,
Vous nous auriez nommé tous ces clochers perdus :
Dasio, Puria, Loggio, San-Mamette,
Et celui qui m'est cher entre tous, — Castello...
Cependant, sur le mont qui fut votre humble Hymette,
La lune aurait surgi, ceinte d'un blond halo :
Alors, nous vous aurions quitté, mélancoliques ;
Et, songeant à quel point vous nous resteriez cher,
Nous aurions emporté des fleurs, frêles reliques,
Et Louise et Franco mêlés à notre chair...

L'humble encens.

De l'aube au soir, son « petit monde d'autrefois »
Nous a vus, poursuivant par les prés et les bois
Les héros de son livre et les morts de sa race,
Et partout rencontrant et vénérant leur trace;
Et nous sommes allés jusqu'au *Passo stretto*,
Où, par un jour semblable, au revers du coteau,
Leïla vit soudain le bien-aimé paraître
Et, dans l'immense émoi qui glaçait tout son être,
Dut s'appuyer au tronc d'un arbre du ravin
Pour ne pas défaillir sous ce trouble divin...
Hantant l'âpre montagne après le doux rivage,
Nous avons exploré ce beau pays sauvage
Fleuri de cyclamens et de lys martagons,
Et dont le ciel riant voit tourner des faucons,
Tandis que l'on entend roucouler des colombes
Dans les noyers ombreux qui veillent sur les tombes.

En bas, le lac luisait à travers les rameaux ;
Et sur les flancs des monts, çà et là, des hameaux
Piquaient leurs points vermeils. Partout, de côte en côte,
Le bleu tranchant des faux sifflait dans l'herbe haute ;
Et telle était l'ardeur du midi rayonnant
Que, jusqu'aux lézards verts, tout fuyait maintenant
L'implacable soleil des claires olivaies,
Pour chercher la fraîcheur parmi l'ombre des haies.
Un grand chien noir, aux yeux intelligents et bons,
Nous escortait depuis San-Mamette, et ses bonds,
Lorsqu'il nous dépassait dans les courbes des sentes,
Nous précipitaient presque aux gorges mugissantes
Où les torrents chantaient leur long *De Profundis*.
Le maître au tendre cœur l'avait aimé jadis :
Lorsqu'il gagnait les bois pleins d'un chaste mystère
Pour rêver en silence à quelque idylle austère,
Il emmenait souvent ce fidèle épagneul,
Gardant un compagnon sans cesser d'être seul.
Or, l'entendant de loin japper à notre suite,
Les enfants du pays, loin de prendre la fuite
Comme ils font quand se montre un visage étranger,
L'appelaient par son nom, lui donnaient à manger
Un morceau de leur pain, lui caressaient la tête,

Puis s'écriaient en chœur : « Tout beau, la bonne bête! »
Et les parents, alors, sortant de leur maison,
Nous saluaient, parlaient de la belle saison,
De la moisson prospère, et du grave et doux maître
Qu'ils voyaient autrefois passer de leur fenêtre,
Et que cet épagneul, hélas! leur rappelait;
Et pour l'amour de lui, l'on nous offrait du lait,
Ou bien l'on nous plaçait quelques chaises à l'ombre.

Ainsi, de seuil en seuil, de clos en clos, sans nombre,
A cause de ce chien qu'on savait son ami,
Tous ces cœurs ombrageux se livraient à demi.
Et tous : faucheurs couchés à l'abri de leurs meules,
Vignerons émondant leurs ceps feuillus, aïeules
Aux doigts secs et noueux pareils à des sarments,
Infirmes que la vie accablait de tourments,
Vieux mendiants assis sur les ponts en dos d'ânes
Qui franchissent d'un saut les gorges valsoldanes,
Tous, — surtout les plus las et les plus malheureux, —
D'avoir vu sa grande âme un jour planer sur eux
Et ses présents secrets pleuvoir dans leur chaumière,
Tous en gardaient aux yeux une sainte lumière;
Et quand nous leur parlions de son langage d'or,
Tous disaient : « Ah! son cœur était plus noble encor! »

Sans doute on dressera, dans l'altière Vicence,
Un monument de gloire et de magnificence
Où les esprits viendront, comme au pied d'un autel,
Honoré le penseur et l'artiste immortel ;
Et l'on verra, suprême et juste apothéose,
Quelque Muse de marbre, au geste grandiose,
Lui couronner le front de ses divines mains.
Mais quel arc de triomphe et quels lauriers romains,
Quelle acclamation tumultueuse et folle
Célébrant le héros qui monte au Capitole,
Vaudraient pour lui cet humble et précieux encens :
La bénédiction des cœurs reconnaissants ?

Communion d'âmes.

Comme nous l'aimerions, s'il était encor là!
Sur la terrasse en fleur de la vieille villa,
Dont le mur vers l'eau bleue incline un rang d'agaves,
Quel charme d'écouter sa voix paisible et grave
Qui parlerait de Dieu, de musique et d'amour!...
Ce serait en avril, au déclin d'un beau jour,
Quand les villas, rouvrant leurs portes longtemps closes
Respirent dans l'air pur l'odeur des jeunes roses :
On entendrait, mêlés au clapotis des eaux,
Un tintement de cloche et des chansons d'oiseaux ;
Des pêcheurs étendraient leurs filets sur la grève ;
Et nos regards, tandis qu'il poursuivrait son rêve,
Iraient de ses yeux bleus au large ciel d'azur...
Son ombre, avec le soir, grandirait sur le mur ;
Et sa voix, par degrés plus douce et plus austère,

Dirait l'obsession de l'éternel mystère,
Le savoir et la foi mariant leurs flambeaux,
Et tout ce qui survit par delà les tombeaux...
L'angélus sonnerait le salut à la Vierge;
Le cyprès du verger porterait, comme une cierge,
Une étoile allumée à sa pointe, — et soudain,
Un grand souffle mystique emplirait le jardin...
Mais lui, se souvenant de ses anciennes fièvres
Et retrouvant le goût du passé sur ses lèvres,
Revoyant tour à tour Hélène et Miranda
Et tant d'autres de qui l'amour le posséda,
Il se tairait longtemps pour contempler sa vie,
Comme un homme, au sommet de la côte gravie,
S'attarde à regarder la campagne et le ciel...
Puis, dans un abandon plus confidentiel,
Il nous expliquerait de quelle ardeur sont ivres
Les cœurs inassouvis qui brûlent dans ses livres,
Le feu secret dormant sous la cendre des morts,
Et la voix des absents toujours présente... Alors,
Nous sentirions dans l'air nocturne errer des âmes
Et revenir vers nous tous ceux que nous aimâmes,
Tandis qu'il entendrait, vague et lointain écho,
La plainte de Louise et l'appel de Franco...

Il poursuivrait plus bas : qu'il faut qu'on communie
Avec les êtres chers dont la course est finie,
Et qu'élancée au ciel, une droite oraison
Est comme un haut cyprès qui garde la maison;
Puis dirait humblement : « J'aime, je crois, j'espère. »
Et nous répondrions à mi-voix : « Notre Père... »

L'ascension lumineuse.

« *Ascensioni Umane.* »

Le jour, à l'occident, meurt dans sa pourpre éteinte;
Oria se recueille et semble en oraison.
C'est l'heure : au son fêlé de l'angélus qui tinte,
Il va, comme autrefois, sortir de sa maison;
Et toi que sa parole emplit de foi fervente,
Toi qui devins par lui la sœur de Leïla,
Tu guettes le seuil clos, comme une humble servante
Qui prie en attendant que le Maître soit là...
C'est l'heure; il va paraître : un peu courbé par l'âge,
Montant les degrés noirs de l'étroit vicolo
Et laissant à ses pieds le sommeil du village,
Il s'en ira, pensif et seul, vers Castello.
Par la venelle obscure et la sente grimpante
Où le doux soir d'été laisse une odeur de miel,

Seul et pensif, il s'en ira de pente en pente
Vers plus d'air pur, vers plus de paix, vers plus de ciel.
Tu le suivras de loin, blanche sous les pins sombres,
Et mon pas dans la nuit sera l'écho du tien;
Et, sachant bien qu'il parle avec de chères Ombres,
Nous ne troublerons pas le mystique entretien.
Par un poignant effort digne du cœur d'Hélène,
Tu contiendras l'élan qui te porte vers lui;
Et les grands cris d'amour dont notre âme était pleine,
Dieu nous accordera de les taire aujourd'hui :
Il ne faut pas mêler la fièvre que nous sommes
A cette ascension d'un esprit rayonnant
Qui, plus haut que la terre et plus loin que les hommes,
Monte où nul autre, hélas! ne va plus maintenant...
Lorsqu'il aura passé la suprême chaumière
Et les derniers cyprès élancés vers l'azur,
Nous nous résignerons à rester en arrière,
Et nos yeux seuls suivront son pas tranquille et sûr :
Cette cime étoilée où la divine aurore
Pose un baiser plus chaste, il l'atteindra sans nous;
Car le poids de la chair nous alourdit encore,
Et la misère humaine a brisé nos genoux.
Mais du moins, ô ma sœur! quand l'espace plus ample

Découvrira pour lui tout un ciel de clarté,
Nous le verrons d'en bas, droit comme un grand exemple
Sur l'austère sommet que tous ont déserté;
Et tandis que, d'un geste encor semblable aux nôtres,
Il essuiera son front tout baigné de sueur,
Dans l'ombre, ainsi que fait le nimbe des apôtres,
Ses cheveux blancs mettront une auguste lueur...

La tombe sur la montagne.

« *Vorrei su l'ardua guglia esser sepolto.* »

Ah! le vœu d'un grand mort devrait être sacré!
Et puisque tout vivant, bâtissant à son gré
La maison de son choix au pays de ses rêves,
Peut habiter les monts, les villes ou les grèves,
Il faudrait — n'est-ce pas, Seigneur? — qu'il fût permis,
A ceux-là qui se sont dans la gloire endormis,
D'habiter à leur tour, pour le sommeil sans trêve,
Au pays de leur choix la tombe de leur rêve.

Il souhaitait jadis, lui qui ne fut jamais
Qu'une aspiration vers les plus purs sommets,
Que l'humble Valsolda, sa vieille et tendre mère,
Lorsqu'il aurait quitté sa maison éphémère,
Recueillît sa dépouille et gardât son tombeau.

On ne l'a point voulu. — Pourtant, il serait beau,
Puisqu'il a fait naguère, en contant son histoire,
A cet obscur pays un vêtement de gloire,
Qu'on découvrit là-haut son monument, perdu
Sur le faite lointain de quelque roc ardu,
Et qu'entre tous les lieux sa croix fût la première,
Avant les clochers même, à revoir la lumière.
Ainsi, comme un gardien qui veille sur la tour,
Il annoncerait l'aube et le soir tour à tour :
Les morts et les vivants, au long des jours sans nombre,
Resteraient à jamais rassemblés dans son ombre,
Et les âmes sans guide et les cœurs sans appui
N'auraient, pour trouver Dieu, qu'à se tourner vers lui.
Toute la Valsolda, qu'un mur géant surplombe,
Ne monterait si haut que pour grandir sa tombe;
Et sur le dernier pic de son plus fier sommet,
A présent qu'il n'est plus, la terre qu'il aimait
Nous montrerait du moins, l'ayant repris en elle,
Près de son toit d'un jour sa demeure éternelle.

La présence immortelle.

Vous dormez à présent dans l'enclos de Vicence,
Parmi les marbres clairs et les graves cyprès.
Mais comme tout, ici, nie encor votre absence!
Comme à vous accueillir tous les cœurs semblent prêts!

En vain votre corps gît dans la terre de gloire
D'où montent les palais aux murs palladiens :
Vous habitez toujours cette montagne noire;
Les cyprès d'Oria demeurent vos gardiens.

La barque blanche en vain sommeille dans la darse,
Qui vous portait naguère au quai de Lugano :
Nous sentons sur le lac flotter votre âme éparse,
Comme un dernier accord s'attarde au piano.

Malgré le banc désert et les fenêtres closes,
Au milieu du rustique et sauvage décor,
La tranquille maison, le jardin plein de roses
Ont l'air, dans le soleil, de vous attendre encor.

Vous n'avez pas quitté cette gorge profonde
Qu'embaument le lys rouge et le chaste églantier :
Votre mémoire emplit l'antique petit monde,
Et son humble horizon vous garde tout entier.

La fraîche Valsolda, dont les pentes fleuries
Exhalent vers le lac leurs souffles odorants,
Regarde errer votre Ombre à travers ses prairies
Qu'arrose la poussière humide des torrents.

Et par les soirs pensifs, lorsqu'en brusques volées
Les lointains angélus vont se croisant dans l'air,
Vous écoutez encore, au penchant des vallées,
Tinter sous le ciel bleu leur timbre alerte et clair.

Ceux-là le savent bien, dont la cendre discrète
Repose à Castello, parmi les vieux noyers ;
Et la petite morte aussi, la pâle Ombrette,
Sait que vous l'entendez et que vous la voyez.

Et nous, passants d'un soir, qui bûmes dans vos livres
La nostalgique ardeur dont le feu vous brûla,
Nous que ce flot d'amour laisse pour jamais ivres,
Nous l'avons bien compris, que vous survivez là.

De votre flamme éteinte, un long reflet demeure
Sur l'eau pure du lac et les monts d'Intelvi...
Ah! lorsqu'on reste aimé, qu'importe que l'on meure?
Tu bats toujours en nous, grand cœur inassouvi!

Prière pour Fogazzaro.

« ... pieni di sole, di silenzio e di ciclami. »

Ainsi que, hier encore, il vous priait pour nous,
Nous vous prions pour lui ce soir, Dieu juste et doux!

Pour les larmes d'amour qu'il nous a fait répandre,
Dieu juste et bon! donnez le repos à sa cendre.

Pour nous avoir charmés en nous rendant meilleurs,
Auprès de votre Fils accueillez-le, Seigneur!

Pour la source de foi qui jaillit de ses livres,
De la vie éternelle accordez-lui de vivre.

Puisqu'il a clos ses yeux, laissez Benedetto
L'emporter jusqu'à vous aux plis de son manteau.

Au seuil du paradis, consentez qu'il revoie
Louise enfin sereine et Franco plein de joie;

Que l'oncle Pierre aussi vienne, parmi le chœur
Des anges radieux, le presser sur son cœur;

Et que ce soit Ombrette, humble petite morte,
Qui devant lui, de sa main frêle, ouvre la porte!

Qu'il reconnaisse, auprès de Daniel Cortis,
Hélène belle encor de ses pleurs de jadis,

Et don Giuseppe lisant son livre d'heures
Dans les jardins fleuris des célestes demeures,

Et Jeanne au cœur ardent, dont l'amour infini
Devait vous rencontrer en cherchant Maironi...

Laissez autour de lui brûler toutes ces âmes
Dont il a vers vous seul su détourner les flammes :

Faites-en sa couronne en la sainte Sion,
Et que chacune ajoute à son nimbe un rayon!

Ayant de l'aube au soir travaillé dans la vigne,
Du salaire attendu vous savez qu'il est digne.

S'il a failli parfois, il lui sera compté
D'avoir été toujours de bonne volonté.

Vous recevrez en vous, Seigneur, cette âme pure
Qui n'eût pas mieux prié sous la robe de bure.

Puisqu'il a dit l'espoir assis sur les tombeaux,
Vous lui rendrez ses morts plus riants et plus beaux;

Puisqu'il a tant aimé toutes les nobles choses,
Vous lui rendrez les vers, la musique et les roses;

Puisqu'aux sentiers douteux son appel nous guida,
Vous lui rendrez sa chaste et claire Valsolda;

Vous lui rendrez l'azur du lac, l'ombre des treilles,
Les angélus du soir si doux à ses oreilles;

Vous lui rendrez la paix, les fleurs du cyclamen,
Le soleil, et la gloire impérissable. *Amen.*

Oria (lac de Lugano), juin 1911.

NOTES

Pour les chercheurs de petites bêtes :

L'auteur n'ignore pas qu'à l'époque où la Sicile fut terre d'Hellas, le nom de *Calabre* s'appliquait à la Terre d'Otrante actuelle (témoin l'épithaphe de Virgile), c'est-à-dire au talon, et non pas à l'empeigne de la botte italique, — ni que les retraites de la plèbe avaient lieu sur le mont Sacré, auprès de la Voie Nomentane, et non sur le mont Aventin, — ni qu'en marquant sa répugnance à gravir l'escalier d'autrui, il n'est pas très certain que Dante ait voulu jouer sur le nom de son hôte, B. della Scala, bien que, plus tard, le grave Pétrarque se soit permis un cadem-bour aussi facile que déplacé sur le grand nom des Colonna, cette « maison » qui, sous Rienzi, avait perdu plusieurs « colonnes ».

Encore qu'instruit de ces détails, l'auteur croit pouvoir préférer aux termes proprement historiques les dénominations courantes, comme plus chargées de pittoresque, et aux conjectures érudites les légendes pleines d'un sens secret.

Pour les flaireurs de plagiats :

Afin d'épargner à ceux-ci de longues et laborieuses recherches, l'auteur prend le soin charitable de les prévenir ingénument qu'il a emprunté sans vergogne à la prose de Chateaubriand le trait final de deux sonnets (*Le Coq marin* et *Bacchanale*), — qu'il a pris au récit de Pline l'image du grand pin parasol qu'affectait le panache du Vésuve, le 24 août 79, — et que son *Pêcheur sicilien* s'inspire d'une idylle de Moschus, librement traduite par Shelley.

Il sait qu'un de ses hémistiches, « une autre fleur éclore », se trouve dans une *Nuit* d'Alfred de Musset. Quant à « l'oracle sybillin », si Heredia l'a employé, on l'a rencontré avant lui sous la plume de maints prosateurs, qui se sont montrés assez magnanimes pour n'accuser point l'auteur des *Trophées* de vol qualifié.

Que si les flaireurs de plagiats peuvent découvrir dans ses poèmes un vers qui ne soit pas de son cru, l'auteur leur jure par Apollon de le restituer sur-le-champ à son légitime possesseur et de le remplacer par un autre, qui peut-être ne sera pas moins bon.

Il termine ces légères remarques par le mot profond de Carlyle : « La vraie originalité réside dans la sincérité plutôt que dans la nouveauté. »

TABLE

	Pages.
SONNETS D'ITALIE	
A l'Italie.	
I. <i>Toi que Virgile et Dante</i>	9
II. <i>Ta lèvre est chaude encor</i>	10
Trinacria.	
A la Sicile	13
Les terreurs du Déroit	14
La vengeance des Dioscures.	
I. <i>Dans cet aveugle errant</i>	15
II. <i>Sous mes yeux décillés</i>	16
Rerum scrutator	17
La galère d'Agrigente.	
I. Le Grillon	18
II. Le Coq marin	19
III. L'escale d'amour	20
IV. L'abandonnée	21
V. Le Perroquet	22
VI. Le dernier voyage	23
VII. L'épouvantail	24
Thrène de Bion par Moschus	25
Le pêcheur sicilien	26

	Pages.
Le Faune de la Fontaine se loue d'être immortel.	
I. <i>Ne ris point, voyageur!</i>	27
II. <i>Des plaines du Vulturne</i>	28
III. <i>Mes yeux ne verront point</i>	29
IV. <i>Vieux faune que l'automne</i>	30
V. <i>L'été me ceint de pampre</i>	31
Le blasphémateur	32
Ultimus paganus	33
La fontaine de Messine	34
Sur Messine détruite	35
L'heure virgilienne	36
Sub umbra Vesuvii.	
A la baie de Naples	39
L'urne vivante	40
La tombe du Pausilippe	41
Profanation	42
La proue sculptée	43
L'éternel regret	44
Images pompéiennes :	
Le boulanger	45
L'enseigne	46
Au flâneur	47
Le tombeau de Faustus	48
Le 24 août 79.	
I. <i>Sur la crête des monts</i>	49
II. <i>L'atrium clair flamboie</i>	50
III. <i>Du mont qui tremble et gronde</i>	51
L'Amalfitaine	52
Castel sarrazin	53
Sur les ruines de Pæstum	54

	Pages.
Roma et Tiberis.	
A Rome	57
La conquête	58
La Retraite du peuple	59
Bacchanale	60
Familia romana :	
Le nouveau-né	61
Le vœu du père	62
La nourrice	63
Le fils majeur	64
La matrone	65
La sœur	66
La veuve	67
Campagne romaine	68
Horace à Tibur	69
In signo Christi	70
Goethe à Rome	71
Sous la pyramide de Caius Cestius :	
Keats	72
Shelley	73
Gauthier Ferrières	74
Le Solitaire	75
Le Sage	76
Lacus Trasimenus	77
 Benaci poetae.	
Au lac de Garde	81
Catulle	
I. <i>Les troubles d'un désir</i>	82
II. <i>Voici donc l'humble coin</i>	83

	Pages.
Virgile	
I. <i>Fuyant le magister</i>	84
II. <i>L'essor d'une humble voile</i>	85
Dante	
I. <i>Le songeur qui revient</i>	86
II. <i>Sur la grève où Virgile</i>	87
Joachim du Bellay	88
Gœthe	89
Cesare Betteloni	90
Gabriele d'Annunzio	91
Ignotus viator	92

LA PROMENADE D'HORACE

La promenade d'Horace	95
---------------------------------	----

LA VISION SOUS LES OLIVIERS

La vision sous des oliviers	101
---------------------------------------	-----

LES CLOCHES DE LA VALSOLDA

Sérénité des choses	109
Ces deux pins sont à lui	112
Never more	115
La visite à Oria	118
L'humble encens	120
Communion d'âmes	124
L'ascension lumineuse	127
La tombe sur la montagne.	130
La présence immortelle	132
Prière pour Fogazzaro	135
Notes	139

